

Un inédit de Pierre Poivre
Complément aux *Mémoires d'un voyageur*
Le manuscrit Ms 812 de la Bibliothèque municipale de Lyon

Introduit et transcrit par Jean-Paul Morel

INTRODUCTION

Le manuscrit Ms Coste 1094

Nous avons précédemment édité une transcription du manuscrit Ms Coste 1094 de la Bibliothèque municipale de Lyon, intitulé *Mémoires d'un voyageur ...*¹ A cette occasion nous avons fait état d'une autre version de ce manuscrit détenue par la famille Pusy-La Fayette, version qui a l'avantage d'être intégrale, contrairement à Ms Coste 1094 où on déplore deux manques : l'un au milieu (pages 105 à 136), l'autre à la fin (à compter de la page 153). Avant nous, en 1968, Louis Malleret avait édité une transcription du même manuscrit où il avait comblé les deux manques par le texte de la version Pusy. Dans la préface à notre transcription nous remarquons que ces *Mémoires d'un voyageur* n'étaient pas l'œuvre de Pierre Poivre, mais un recueil de plusieurs de ses mémoires, très certainement assemblés par sa veuve, et quelque peu bricolés par celle-ci à cette occasion. La découverte (Ms 812) d'autres textes appartenant au même projet de publication confirme qu'il s'agit bien d'un assemblage posthume dont le choix des constituants a varié dans le temps.

Le manuscrit Ms 812

Tout d'abord je remercie Jean-François Chauvard et Nicolas Park sans qui je serais resté dans l'ignorance de ce manuscrit².

Le manuscrit Ms 812 de la Bibliothèque municipale de Lyon vient enrichir les *Mémoires d'un voyageur* de nouveaux écrits de Pierre Poivre, écrits qui n'avaient pas jusqu'à présent été identifiés comme tels. La raison en était que ces textes sont anonymes, d'une écriture qui n'est pas celle de Pierre Poivre, aussi il était nécessaire de connaître la matière des manuscrits Coste 1094 et Pusy pour faire le rapprochement : certains passages sont identiques.

Le manuscrit Ms 812 est décrit au catalogue des manuscrits de la Bibliothèque municipale de Lyon comme un « Recueil de relations de voyages » de 116 feuillets (232 pages) ; ce catalogue distingue cinq documents. Aujourd'hui on lui préférera notre description où nous rassemblons en un seul

¹ *Mémoires d'un voyageur touchant les îles du détroit de la Sonde, Siam, la côte Coromandel, les Isles de France, quelques endroits de la côte d'Afrique, etc.*

² Jean-François Chauvard, professeur d'histoire moderne à l'Université Lumière Lyon 2, a proposé à Nicolas Park, étudiant en première année de master, de consacrer son mémoire de première année à l'étude de Ms 812. Ce dernier m'a joint pour avoir mon expertise : lesquels parmi les documents composant ce manuscrit étaient redevables à Pierre Poivre. On lira avec intérêt le mémoire de N. Park qui s'intitulera "*Vision européenne des rites malabars*", car au-travers de Ms 812, c'est en grande partie sur ce que Poivre rapporte dans *Mémoires d'un voyageur* de ce qu'il a vu et pensé de l'indouisme que s'appuiera son étude.

document les documents 4 et 5 de la précédente description et corrigeons la confusion entre numéros de pages et de folios :

- Document 1 (folios 1 à 78) : Voyage en Italie. (Ne nous concerne pas)
- Document 2 (folios 79 à 88) : Sur Pondichéry, sur les missionnaires, sur la religion, les mœurs et l'industrie des Indiens malabars. C'est une suite, sans lacune, de paragraphes (ou mémoires) identifiée comme un extrait d'une version de *Mémoires d'un voyageur* de Pierre Poivre. Nous désignerons ce document Ms 812-2 ou encore « Extrait-Pondichéry » car c'est la dissertation sur ce comptoir des Indes qui fait son originalité.
- Document 3 (folios 91 à 97) : « *Cérémonies des signes que les Malabares se mettent au front, de la cendre de fiente de vache, de la terre blanche et jaune, de l'urine de vache* ». Ce texte n'est très certainement pas redevable à Pierre Poivre, mais il est fort possible qu'il ait été repris d'une copie que Poivre en aura faite lors de son séjour à Pondichéry en 1746. (Texte ignoré de la présente étude)
- Document 4 (folios 99 à 116) : c'est la fin d'une version de *Mémoires d'un voyageur* de Pierre Poivre, qui n'est autre que la suite et fin du manuscrit Coste 1094. Ainsi la « version Coste » pour laquelle nous avons les pages 1 à 104, puis 137 à 152, est, par ce document, complétée des pages 153 à 188. Il ne lui manque donc plus que les pages 105 à 136.

Plusieurs manuscrits, un contenu qui évolue

Dorénavant nous avons connaissance de trois versions de *Mémoires d'un voyageur* :

- la version Pusy-La Fayette : un manuscrit sans manque que nous connaissons par ce qu'en a dit et transcrit Louis Malleret.
- la version dite « version Coste », somme de Ms Coste 1094 et de Ms 812-4, à laquelle il manque une trentaine de pages.
- une vingtaine de pages d'une troisième version (Ms 812-2 ou extrait-Pondichéry)

Les apports de Ms 812 nous révèlent que, contrairement à ce qu'avait supposé Louis Malleret, les textes des versions Pusy et Coste ne coïncident pas. Si la partie autobiographique est quasiment la même dans les deux manuscrits, en revanche, à compter de la page 161 de la version Coste, les textes sont différents : dans un manuscrit on a inséré certains mémoires de Poivre, dans l'autre on a préféré d'autres de ses mémoires. De la même façon, une partie de la dissertation sur Pondichéry de « l'extrait-Pondichéry » est absente du manuscrit Pusy qui pourtant ne souffre d'aucun manque. On ne sait si ce passage novateur sur Pondichéry existe dans la version Coste car il se situerait dans le manque (entre les pages 105 et 136), mais c'est très probable car quelques détails nous ont permis d'établir la chronologie qui va dans ce sens. La version Pusy et l'extrait-Pondichéry sont antérieurs à la version Coste car ils contiennent tous deux un passage sur la défloration des jeunes mariées qui a été expurgé dans la version Coste. Une rature de l'extrait-Pondichéry le situe après la version Pusy. D'où la chronologie : version Pusy, version « extrait Pondichéry », version Coste. La partie de l'extrait-Pondichéry qui ne se retrouve pas dans la version Coste, et qu'il y a toutes raisons de supposer se trouver dans son manque, occupe 9 pages et demie, mais ce manuscrit est beaucoup plus dense, ce qui fait qu'il devrait occuper environ 25 pages dans le manuscrit Coste³. Ainsi du manque des pages 105 à 136 il ne subsisterait qu'une douzaine de pages égarées à compter de la page 105. Ces douze pages sont insuffisantes pour caser le texte original subsistant de la version Pusy⁴. Cela signifie que, là également, des paragraphes de la version Pusy ont été supprimés des versions suivantes au profit de ce texte sur Pondichéry. Donc même constatation qu'en fin de recueil : le contenu de *Mémoires d'un voyageur* a évolué dans le temps. Enfin, seul le manuscrit Pusy comporte le chapitre sur la « Manière de peindre les chittes » (Malleret pp. 97-109), mais il est bien prévu dans la version Coste d'insérer ce texte au même emplacement.

³ L'extrait Pondichéry et la version Coste ont un contenu commun ce qui a permis d'établir le rapport de densité : 10,5 pages de l'un correspondent à 24 pages de l'autre : donc les 9,5 pages novatrices de l'extrait Pondichéry occuperaient 21 à 22 pages de la version Coste.

⁴ Le texte original de la version Pusy (pages 66 à 81 chez Malleret) occuperait de 25 à 26 pages en version Coste.

Nous allons retranscrire intégralement les documents Ms 812-2 et Ms 812-4 quoique leurs textes se superposent en bonne partie, ce sera l'occasion de quelques notes pour remarquer quelques légères variations dans leur partie commune.

Remarques sur Ms 812-2

Ms 812-2 (extrait-Pondichéry) est numéroté par folio comme l'ensemble de Ms 812, mais ses pages sont également numérotées de 1 à 20, c'est de cette numérotation par page dont nous ferons état dans notre transcription.

Ces 20 pages forment un tout cohérent et complet sur ce que Poivre a retenu de la ville de Pondichéry et de ses habitants lors de son séjour dans cette colonie française en 1746. Si les 9 premières pages sont novatrices par rapport à la version Coste (et donc par rapport à notre première transcription), cependant seules les 5 premières pages sont vraiment originales car absentes également de la versions Pusy. On retrouvera donc quasi identiques notre transcription des pages 10 à 20 de Ms 812-2 avec celle que nous offrons des pages 137 à 160 de la version Coste⁵.

On avait regretté dans l'introduction à notre précédente transcription de *Mémoires d'un voyageur* de n'y rien apprendre du séjour de Poivre à Pondichéry en 1746. Avec Ms 812-2, nous n'en apprenons pas d'avantage sur ses occupations durant ses neuf mois et demi passés dans ce comptoir français. En effet, le seul élément biographique qu'on y trouve est la date d'arrivée de Poivre à Pondichéry, date erronée : « le 14 janvier 1746 ». Date erronée car nous connaissons d'autre part cette date d'arrivée à Pondichéry, date recoupée, date du 19 janvier 1746⁶.

Le texte de ce manuscrit, dont une part nous était déjà connue, intéresse tout autant son biographe que les historiens, car Poivre y exprime sans complaisance son sentiment personnel sur les habitants de Pondichéry, sur la Compagnie des Indes, sur les objets et profits du commerce, sur l'attitude des missionnaires et sur les rites malabars. Sur ce dernier point c'est le regard attentif mais fort obtus d'un homme de l'Occident chrétien sur des rites et croyances qui lui sont parfaitement étrangères.

Remarques sur Ms 812-4

En plus d'être numérotées par folio, les pages de Ms 812-4 sont numérotées de 153 à 188. C'est cette numérotation par page qui fait suite à celle de Ms Coste 1094 que nous incluons dans notre transcription. On distingue deux parties dans ce manuscrit : d'une part les pages 153 à 160 dont le texte nous était connu par la version Pusy, mais que nous n'avions pu retranscrire, relativement aux droits d'auteur de Louis Malleret, et d'autre part les 28 dernières pages (161 à 188) qui n'appartiennent qu'à cette seule version des *Mémoires d'un voyageur*. Parallèlement la version Pusy garde son originalité pour ses dernières pages, aussi devra-t-on encore se reporter à la transcription de Malleret pour en prendre connaissance⁷.

Les 28 dernières pages sont titrées : « *Des expéditions des escadres anglaises et françaises dans l'Inde, pendant l'année 1746, et prise de Madras* ». Elles traitent d'un seul sujet : la guerre de succession d'Autriche dans son épisode de la mer des Indes en 1746, vu depuis Pondichéry où il faut attendre l'arrivée de La Bourdonnais à la tête d'une escadre pour qu'il soit mis fin à la toute puissance d'une escadre anglaise dans les eaux bordant la côte de Coromandel. Après avoir contraint la flotte anglaise à s'éloigner, La Bourdonnais investit le comptoir anglais de Madras, mais il se trouve alors en conflit avec Dupleix, le gouverneur de Pondichéry : tous deux n'ont pas les mêmes vues sur le sort de

⁵ Soit plus précisément dans les pages 137 à 152 de Ms Coste 1094 (voir notre précédente transcription) et les pages 153 à 160 de Ms 812-4 (transcrites ci-après).

⁶ Le 19 janvier est la date indiquée par le sieur Linon, troisième pilote du vaisseau le *Jason* (=>doc-45-2-5) ; c'est également la date mentionnée par Poivre dans les dernières lignes de Ms 812-4.

⁷ Voici les intitulés des sujets abordés dans le seul manuscrit Pusy (pp. 115-132 de la transcription Malleret), avec leur localisation dans cette transcription : Histoire naturelle de l'Inde et premièrement des moussons qui règnent dans les différentes côtes (p.115) / Des productions de la nature dans l'Inde (p. 117) / Arbres de l'Inde. (p. 118) / Plantes de l'Inde. (p. 119) / Arbrisseaux à fleurs. (p. 120) / Des plantes simples. (p. 121) / Différentes espèces d'oiseaux de l'Inde. (p. 122) / Animaux domestiques. (p. 124) / Des animaux sauvages des plus connus dans l'Inde. (p. 124) / Reptiles. (p. 125) / Insectes. (p. 125) / Pêche. (p. 127) / Alcali nature de l'Inde. (p. 127) / Borax. (p. 129) / Des mines. (p. 129) / Des Mogols. (p. 131- 132)

Madras après la reddition de cette place. Poivre est présent à Pondichéry durant cet épisode, il est donc aux premières loges pour nous le rapporter. Son récit apporte quelques précisions originales à un épisode largement rapporté par ailleurs (en particulier Alfred Martineau dans *Dupleix et l'Inde française*), mais on goûte particulièrement son appréciation des événements et son jugement sur l'attitude de Dupleix et de La Bourdonnais. Deux informations intéressent directement la biographie de Poivre, elles concernent son arrivée et son départ de Pondichéry. Poivre écrit être arrivé à Pondichéry en provenance de Mergui le 19 janvier 1746 ; nous avons déjà recueilli cette même date d'une autre bouche. En revanche, une nouveauté : alors que nous savions qu'il avait quitté Pondichéry pour l'Isle de France avec l'escadre de La Bourdonnais, nous apprenons ici que Poivre s'était alors embarqué pour cette traversée avec M. Deschenaye qui commandait alors le *Sumatra*⁸ ; il n'était donc pas (comme on l'a écrit) en compagnie de La Bourdonnais qui lui était sur l'*Achille*. De plus, nous prenons connaissance de la date de son embarquement à Pondichéry et de celle de son arrivée à l'Isle de France : 29 octobre et 15 décembre 1746.

*

Transcription de Ms 812-2 en page 5
Transcription de Ms 812-4 en page 22

*

⁸ Gilbert Deschenaye (ou des Chainais) avec qui Poivre avait précédemment voyagé de Batavia à Pondichéry via Mergui avait le commandement du *Sumatra* lors de cette traversée de Pondichéry à l'Isle de France. (=>doc-44-47-an)

Transcription du manuscrit Ms 812-2

[p.1]

ARRIVÉE À PONDICHÉRY LE 14 JANVIER 1746 DESCRIPTION DE CETTE COLONIE FRANÇAISE

La rade de cette ville est reconnaissable du côté du nord par une hauteur couverte d'arbres qui est à deux lieues de la mer au N.O. de la ville. Dans le pays on appelle cet endroit la tope [la taupe⁹] des tamariniers.

Cette rade n'est qu'une côte droite dont l'abord est difficile pour les bateaux qui veulent mettre à terre, à cause d'une barre qu'on ne peut passer que dans les bateaux du pays nommés *chelingues*. Les naturels accoutumés à ces sortes d'embarcations sont fort adroits à passer la barre, et pour peu que l'on ait en eux de la confiance, et qu'on veuille les gratifier de quelque chose il n'arrive jamais d'accident.

Nous étions encore à deux grandes lieues du mouillage lorsque nous vîmes arriver à bord deux Indiens portés debout sur les flots par deux pièces de bois brut liées avec du rotin. Ils étaient nus et avaient la peau couverte d'un sel léger que le frima de la mer où ces gens-là sont presque toujours, y avait déposé. L'un d'eux s'adressant à notre capitaine lui donna un billet qu'il tira de dessous son bonnet. Ce billet était envoyé de terre par le capitaine du port chargé de faire reconnaître par ces gens-là tous les vaisseaux qui passent. Ces Indiens sont de la côte des Maquois et sont très hardis à la mer dont ils bravent les flots sur leur pièce de bois qu'on appelle *catimarons*.

Ville

La ville de Pondichéry est située à la côte Coromandel sur le bord de la mer par 11° 51' de latitude septentrionale, et 98° 7' de longitude orientale. Elle a été bâtie au dépend de la Compagnie des Indes qui fait gouverner cette colonie française par un gouverneur breveté du Roi et un Conseil supérieur de 6 ou 7 conseillers qu'elle nomme elle-même. Cette ville est belle et bien bâtie, au moins les maisons des Français sont régulières et de bon goût.

On la divise en deux parties l'une s'appelle le quartier des Blancs et l'autre celui des Malabars. Celui-ci est beaucoup plus étendu que l'autre et contient plus de 20 000 habitants. Ce quartier est mal bâti. La troisième partie des maisons qui le composent ne sont que des cabanes pétries de boue et couvertes de feuilles de cocotiers.

Eglises

On y voit deux belles églises, celle des capucins qui font les fonctions de curés pour les Français, et celle des jésuites qui ont le collège et la cure des Malabars nouveaux convertis. A côté de cette église est une pagode des idolâtres qui comme les chrétiens ont dans la ville deux temples où ils font publiquement tous les exercices de leur religion.

Forteresse

Assez près du bord de la mer et dans l'enceinte des murs de la ville est une forteresse régulière à 5 bastions, environnée d'un bon fossé. C'est peut-être une des plus belles [p.2] que les Européens aient

⁹ On trouve mention de la « Taupe des tamariniers » de Pondichéry (Lally, 1760), et le sens du mot « Taupe » : bouquet d'arbres (Anquetil-Duperron, note à *Voyage aux Indes orientales*). On trouve également « Taupe du Tamarin » chez Le Gentil.

jamais bâties dans l'Inde. On y voit une chapelle qui est regardée comme la paroisse de la ville, un gouvernement qui sera très beau si on l'achève, les magasins de la Compagnie et les bureaux de ses employés [*sic*¹⁰].

Garnison

La garnison de la place est composée de 800 Européens, 200 topas ou soldats malabars habillés à la française et de 4 à 500 cipayes ou soldats maures ce qui ne suffirait pas pour défendre Pondichéry dont le défaut est d'être trop vaste. D'ailleurs les murs qui le ferment sont mal appuyés et faiblement défendus par les bastions qui sont à une trop grande distance les uns des autres, exceptés du côté de la mer où les fortifications considérables qu'on y a faites depuis le commencement de la guerre présente, rendent la ville imprenable par là. L'enceinte des murailles qui ferment la ville est revêtue d'un fort beau fossé avec des ponts levés à toutes les portes, lesquelles sont d'une belle architecture et annoncent à l'étranger qui arrive le spectacle d'une belle ville.

Les principaux habitants de Pondichéry sont les employés de la Compagnie des Indes qui en entretient beaucoup plus qu'il ne lui en faut. Il est certain que de toute cette multitude d'employés qui mangent dans l'Inde le bien de la Compagnie, à peine y en a-t-il 5 ou 6 qui travaillent dans ses bureaux, les autres ne font rien.

Abus

C'est un abus des plus criants de voir les affaires d'une compagnie gérées par une troupe de gens oisifs dont le plus grand travail est de la piller. Ce qu'il y a de déraisonnable c'est que le peu de bons employés qui travaillent pour les autres, et font toute la besogne ne sont pas les mieux récompensés. Les forts appointements sont communément pour les paresseux et les moins utiles.

Dirai-je à la honte de la Compagnie que j'ai vu à Pondichéry ses meilleurs serviteurs portants seuls tout le poids de la chaleur et du jour, chargés des plus fatigants détails, sans pouvoir jouir du droit public que la nuit accorde de se reposer, réduits à n'avoir presque pas de quoi vivre, exposés à toute la mauvaise humeur des gens en place, tandis qu'une infinité d'autres inutiles sur la terre qu'ils foulent, jouissent de bons appointements, sans aucune peine et cela par l'injustice d'un gouverneur qui place et enrichit ses créatures aux dépens de la Compagnie qu'il sert.

Métisses

Outre les employés il y a dans Pondichéry des marchands particuliers que la réputation des Indes y a attirés par l'espérance d'y faire fortune dans le commerce. La plupart de ces habitants se marient à des métisses du pays d'une couleur un peu équivoque entre le blanc et le noir. Les Européennes y sont rares et sont recherchées, non seulement parce qu'elles l'emportent sur les femmes du pays pour la couleur, les agréments, la beauté du corps, mais aussi à cause de la grande différence des sentiments, des airs, des façons qui sont insupportables dans les métisses. Je ne vois point de plus triste société pour un homme [p.3] que celle d'une femme de ce pays-là. C'est la grossièreté et l'ignorance même. Toujours la bouche pleine de bétel qui peint leurs lèvres et leur salive. Elles ont un air dégoûtant, auquel leurs gestes, leur contenance, le ton de la voix, et leur conversation, contribuent encore davantage. Elles sont tellement paresseuses que si par hasard leur mouchoir vient à tomber, elles aiment mieux pour cela appeler une de leurs mosses¹¹ ou esclaves, et s'en passeront plutôt que de prendre la peine de le relever elles-mêmes. Aussi ne font-elles rien toute la journée et ne savent en effet rien faire, car dans ce pays-là on ne donne aux filles aucune éducation. Elles passent les journées entières sur une chaise, dans une attitude molle et peu décente, embarrassées de leur propre figure, attentives aux discours des galants qui, dans ce pays-là, ont beaucoup plus de liberté qu'ailleurs, et disent sans façon ce qu'ils pensent.

¹⁰ On est tenté de corriger en : « très beau si on achève les magasins de ... »

¹¹ Mosses : femmes esclaves noires employées de maison. (ref. Zend-Avesta) Les Mosse ou Mossi sont un groupe ethnique du plateau central du Burkina Faso

Je ne sais si la sagesse, la pudeur, la vertu, peuvent se soutenir au milieu de tant d'activité et de licence dans les entretiens ; j'ai peine à croire que tous ces petits esprits sans occupations ne s'amuse pas quelque fois à écouter les désirs du cœur et de la chair qui sont vifs dans les pays chauds.

Médisance, vice de Pondichéry

Du défaut d'instruction vient la stérilité dans les conversations, celle-ci occasionne la médisance. S'il est vrai qu'on en trouve partout, surtout dans les petites villes, on peut dire qu'elle domine dans Pondichéry. On ne peut aller dans aucune maison sans entendre médire. Vous sortez d'une maison où l'on a dit beaucoup de mal de cette autre où vous allez, et l'on vous en dira bientôt davantage de la première que vous venez de quitter. La maladie y est générale. Dans la maison même du gouverneur on n'épargne personne et chez aucun particulier on ne ménage le gouvernement. La liberté de médire conduit souvent à celle de calomnier. De temps à autre on voit paraître des écrits anonymes diffamants qui publient le déshonneur des filles et des femmes : paroles, écritures, vers, prose, chansons, tout est médisance. C'est l'esprit du pays. Un voyageur, un étranger se trouve fort embarrassé sur le jugement qu'il doit faire de cette colonie. S'il ne croit pas leurs discours il les juge donc tous calomnieux et par conséquent sans probité, ni honneur. S'il les croit tous il s'en forme une idée encore plus désavantageuse.

Luxe

Un vice que le voyageur remarque également à Pondichéry c'est le luxe. Il est exorbitant dans les habits et les équipages. Je fus extrêmement surpris en arrivant dans cette ville de ne rencontrer dans les rues que des palanquins magnifiques, garnis de velours et ornés d'ouvrages d'orfèvrerie de grande valeur, des habits où les galons d'or et d'argent ne permettaient pas à la soie de paraître. En France, même parmi la plus haute noblesse, je n'avais point vu tant de dépenses. Par ce que je voyais, je jugeai d'abord de la richesse de la colonie et ne doutai point de l'abondance [p.4] de son commerce, mais je fus bientôt détrompé et j'appris qu'un luxe aussi excessif était moins l'effet de l'opulence de cette ville que de la vanité de ses habitants qui se ruinent dans ce pays-là au lieu d'y ramasser quelque fortune ; car leur commerce y est médiocre et peu lucratif. Les gouverneurs sont dans l'usage de s'en emparer, et ne laissent aux particuliers que ce qu'ils dédaignent. Cette vexation du gouvernement a éloigné de Pondichéry l'étranger qui n'y vient plus. Avec le commerce sont tombés les profits de la douane, le crédit du lieu, l'industrie de l'ouvrier qui ne vend pas et la richesse du marchand chez qui les marchandises restent et déperissent.

Est-il possible que dans une nation qui se pique d'être libre, on voit de semblables oppressions. On les voit et on les souffre, la Compagnie qui devrait y mettre ordre, peut-elle les ignorer ? Si elle les ignore depuis un si long temps qu'on s'en plaint, elle ne mérite pas de gouverner ; et si, ne les ignorant pas, elle n'y porte aucun remède elle est encore moins excusable.

Le commerce ne saurait être trop libre. C'est comme un ruisseau qui porte la fertilité dans les campagnes, arrose et humecte les terres lorsqu'il ne trouve pas d'obstacle, mais dès qu'on le gêne ou qu'on veut en détourner le cours, on risque d'en tarir la source. Le commerce de Pondichéry s'est trouvé tout d'un coup épuisé dès que les gouverneurs ont entrepris sur la liberté. Il ne reste plus aujourd'hui aux marchands de ce pays-là, de ressource que dans les voyages de Manille et de Moka qui sont encore lucratifs, ceux d'Achem, de Mergui, de Bengale, du Pegou, donnent des profits moins considérables. Tous ces voyages étaient également interrompus dans le temps que j'étais à Pondichéry, par le malheur de la guerre. Les Anglais étaient maîtres des mers de l'Inde et avaient ruiné presque tous les marchands du pays en prenant tous leurs vaisseaux, de façon que de 7 ou 8 navires que l'on comptait auparavant à Pondichéry, il n'en restait plus qu'un qu'on avait été obligé de mettre dans une rade des Maures, sous le canon de leur batterie et portant leur pavillon. Avec cette précaution même il a eu bien de la peine d'échapper. Enfin le commerce était entièrement ruiné, et le luxe ne diminuait point.

Le commerce de la Compagnie à Pondichéry n'a pour objet que des marchandises grossières. Elle en forme par an 4 cargaisons dont le premier achat lui coûte environ 200 000 pièces pour le chargement de chaque vaisseau. Ces marchandises sont des toiles guinées depuis 30 jusqu'à 100 pagodes la courge

qui comprend 20 pièces, des salem pourris de 20 pagodes la courge, des mouchoirs bleus qu'on appelle mouchoirs de compagnie qui lui reviennent dans le pays à un fanon ou 6 sols, le mouchoir environ 20 pagodes la courge, des guingans ou toiles rayées de 2 ou 3 pagodes la pièce, des basins, etc.

Les marchandises qu'elle tire d'ailleurs que de Pondichéry même ou des environs, lui coûtent un peu plus cher, et sont d'une qualité supérieure. Son comptoir de Masulipatan qui est sur la même côte, à 100 lieues dans le nord, lui fournit les plus beaux mouchoirs qu'on [p.5] puisse voir dans l'Inde, de belles toiles peintes dont les couleurs sont plus adhérentes et plus vives que celles de Pondichéry, à cause de la différence des eaux. Elle tire d'Yanaon des toiles guinées d'un plus beau fil, de Paliacatte de très beaux mouchoirs qui l'emportent sur ceux même de Masulipatan par la beauté de la teinture et le bon goût des ouvriers.

Le commerce de Pondichéry serait beaucoup plus considérable sans le voisinage de Madras. Cette ville appartient aux Anglais qui y font un grand négoce. La liberté qu'ils y accordent et les soins qu'ils se donnent pour assurer aux ouvriers malabars l'abondance de la nourriture, ont attiré chez eux une grande multitude de marchands de toutes nations, et d'ouvriers de toute espèce. Cette ville n'est qu'à 30 lieues dans le nord de Pondichéry et absorbe tout son commerce.

Monnaie

Pondichéry tient un rang distingué dans les villes de l'Inde, elle a une monnaie où l'on fabrique des pagodes^(A) et des roupies^(B) d'or et d'argent, des fanons^(C), et des caches^(D).

[Noté en marge :]
(A) : la pagode vaut 8 livres [tournois]
(B) : la roupie d'argent 2 livres 4 sols
(C) : le fanon 6 sols
(D) : la cache est une espèce de denier.

Son gouverneur a parmi les Maures le titre de Nabab ou de gouverneur de province, il a droit de commander 5000 hommes de cavalerie, pourvu qu'il les lève à ses dépens et qu'il les entretienne, enfin il a tous les honneurs qu'on rend aux principaux de l'empire du Mogol [Moghol]. Tous les jours quand il sort de chez lui il est précédé de deux drapeaux, d'une douzaine de pions, outre ses gardes à cheval qui l'accompagnent, surtout lorsqu'il sort de la ville. Mais lorsqu'il marche en cérémonie il est précédé de plus de 100 lanciers, de 3 éléphants sur lesquels on porte ses drapeaux, et son carrosse est suivi d'une foule de cavaliers et de baladines. Ces honneurs occasionnent à la Compagnie plus de dépenses que de profits. Souvent il prend envie aux Nababs maures voisins de Pondichéry de venir visiter leur confrère, et ces visites ne coûtent jamais moins d'un millier d'écus pour le présent qu'on ne peut se dispenser de faire à ces seigneurs mogols.

Outre le terrain qu'occupe la ville, la Compagnie a en souveraineté, sous le bon plaisir du Roi, plusieurs terres et villages à [Arehionac /Archionac ?] accordés ou achetés des Maures. Les revenus qu'elle en tire, joints aux droits qu'elle s'y est appropriée sur le bétel et le tabac, montent à plus de 20 000 pagodes. Elle a dans ces villages des fermiers ou des écrivains malabars qui sont fort exacts. A une lieue de Pondichéry, on trouve le village d'Oulgaret où la Compagnie a une maison de campagne, et un jardin qui sera très beau. Elle a d'un côté le fort de Riancoupam [Ariancoupam] à deux lieues de la ville. Elle y entretient une petite garde de 15 à 20 hommes. Il est certain que l'établissement de la Compagnie dans cette partie de l'Inde est considérable. Les dépenses qu'elle y a faites pour la sûreté et l'embellissement de la ville la font regarder comme la capitale des colonies de la Compagnie des Indes. Si toutes ces dépenses étaient soutenues par un bon gouvernement, par une grande liberté dans le commerce, Pondichéry égalerait bientôt et surpasserait même la colonie anglaise de Madras qui jusqu'à présent a été si florissante.¹²

Des Indiens de Pondichéry

Le nombre des Français qui habitent Pondichéry n'est rien en comparaison de celui [p.6] des Malabars qui en occupent la plus grande partie. Ces Indiens sont les vrais naturels du pays sur lesquels les Mogols ont conquis toute l'Inde.

¹² Ici s'achève le texte original apporté par ce manuscrit. A compter d'ici, le texte se retrouve dans le manuscrit Pusy. (Dans la transcription Malleret en page 82).

Les Malabars sont communément noirs, excepté ceux qui sont des hautes castes dont la couleur est jaune. Ils ont les traits assez beaux, la taille fine, le tempérament faible, la démarche fière, ne portent de cheveux qu'un petit toupet derrière le milieu de la tête, et gardent leur barbe. Leurs vêtements consistent en quelques aunes de toile blanche dont ils enveloppent leur corps. Leurs femmes gardent leurs cheveux comme un ornement que la nature leur a donné, elles sont communément de petite taille et malgré leur couleur noire ou jaune, plusieurs ont la physionomie fort agréable et sont capables d'allumer les plus fortes passions, même dans le cœur des Européens. Cette pauvre nation est devenue esclave de ses conquérants qui se sont emparés de toutes les terres dont les anciens maîtres ne sont plus aujourd'hui que les fermiers.

La liberté dont ils jouissent dans les établissements européens, la protection que nos lois leur accordent, leur fait préférer notre société à la domination, ou plutôt à la tyrannie des Mogols chez lesquels ils n'éprouvent qu'injustice et vexations. Pour venir s'établir dans nos colonies ils ne consultent plus que la facilité qu'ils pourront y avoir à gagner leur vie. Plus le commerce fournit de débouchés dans une ville européenne, plus on y voit d'Indiens ouvriers de toute espèce.

Dans Pondichéry on compte plus de 50 000 Malabars que le négoce de la Compagnie y a attirés, parmi lesquels il y en a très peu de riches ; ils y vivent avec toute la liberté possible, gardent leur religion, pratiquent leurs cérémonies, et observent tous leurs usages aussi publiquement que s'ils étaient maîtres de la ville.

Sur la religion on ne les gêne en rien. Ceux qui veulent être chrétiens se font baptiser et vont à l'église des jésuites, les idolâtres vont aux pagodes. On ne force personne, ceux qui embrassent notre religion l'embrassent de bon cœur, parce qu'ils le veulent et qu'ils sont convaincus de la vérité, et pour l'ordinaire ils sont moins mauvais chrétiens que ceux qui le deviennent par crainte, et qu'on y contraint par des mauvais traitements, comme les voyageurs le remarquent dans les colonies des Espagnols et des Portugais, où l'on ne voit parmi les peuples qui leur sont soumis que de très méchants chrétiens qui n'en ont que des marques extérieures fort équivoques, qui ne sont point du tout instruits et croient que toute notre religion consiste à porter au col un chapelet ou une médaille.

A Pondichéry, les Indiens qui veulent abandonner les pagodes, ne sont reçus dans le sein de l'Eglise qu'après un long examen. Les missionnaires les instruisent, et lorsque pour être chrétiens il ne leur manque plus que la grâce du baptême, on les y admet. Les jésuites qui sont leurs missionnaires comptent déjà parmi leurs néophytes plus de 10 000 âmes, seulement dans la ville ou aux environs. Parmi ce nombre on en voit plusieurs qui mènent une vie fort édifiante et observent religieusement tous leurs devoirs de chrétiens. Je ne prétends pas dire qu'ils soient tous des saints, le sommes-nous tous, nous qui avons sucé en [p.7] naissant les principes du christianisme ? Proportion gardée, j'ai vu parmi nous plus de mauvais chrétiens que parmi les néophytes dont je parle.

Cependant il est vrai de dire que l'on voit toujours parmi eux un reste de l'ancien levain. Quoique chrétiens et chrétiens persuadés, plusieurs conservent de l'attachement pour les anciens usages, pour les cérémonies pratiquées par leurs pères. Le respect humain, les sollicitations et les railleries de leurs compatriotes, surtout le mauvais exemple de ceux dont ils ont embrassé la religion, tout cela les réentraîne presque malgré eux vers ce que l'idolâtrie a de plus flatteur ; et dans le fond, que doivent penser ces pauvres Indiens auxquels on recommande la pureté et l'on défend la polygamie, lorsqu'ils voient les Français, anciens chrétiens qu'ils supposent mieux instruits qu'eux, se livrer à toutes sortes de vices tels que l'ivrognerie dont les gentils eux-mêmes ont très grande horreur, lorsqu'ils les voient courir après les filles publiques et tâcher de débaucher leurs femmes et leurs enfants. Il est certain que d'aussi mauvais exemples sont capables de détruire en un moment tout le fruit qu'un apôtre aurait pu faire en 10 années de prédication.

Les missionnaires ne s'accordent pas entre eux

Ce qui ne contribue pas peu à dégoûter les nouveaux chrétiens du parti qu'ils ont embrassé ce sont les disputes continuelles de leurs différents missionnaires entre eux. Il semble que, parce qu'ils sont de différents ordres, ils ne prêchent pas la même religion et ne travaillent pas pour un seul maître ; chacun veut avoir ses chrétiens particuliers et croit les faire meilleurs. Ils se les approprient comme s'ils les baptisaient en leur nom et non pas en celui des 3 personnes que nous adorons. L'un est chrétien des

jésuites, l'autre des capucins, comme s'il y en avait d'autres que de J. C. Qui l'aurait cru que ces hommes apostoliques, capables d'un dessein aussi grand, aussi généreux que celui de tout mépriser, tout abandonner pour la vertu, fusses des hommes si *petits* que le *tien* et le *mien* pussent encore quelque chose sur des gens qui ont tout quitté ; enfin que dans un apôtre on trouvera toute la vanité du commun des hommes ?

Je ne vois rien de si faible, de si honteux, rien qui déprise tant l'humanité, que la petitesse de ces grands hommes qui, en sacrifiant tout, n'ont encore rien fait si ils ne se sont pas quittés eux-mêmes. En vain faisons-nous les plus nobles efforts pour courir après la vertu, pour mettre au-dessus de ces faiblesses qui déshonorent notre raison. Pour y parvenir, le chemin le plus court n'est pas de renoncer à ses biens, de quitter ses parents, ses amis, sa patrie, de courir sous un ciel nouveau chercher de nouveaux objets pour nous distraire des premiers. Un tel effort a quelque chose de féroce ; il est plus juste de rester dans la société où le ciel nous a fait naître, pour la servir comme membre d'un tout dont nous faisons partie, l'essentiel est de se quitter soi-même. Nous renonçons à ce qui est au-dehors de nous, et non pas au vice qui est dedans. La philosophie païenne suffit pour nous instruire là-dessus.

*Quid terras alio calentes sole mutanus
patriae quis exul se quoque fugit¹³*

[p.8] Plus je vois de nouvelles missions dans les différents pays où je passe, plus je m'aperçois que la discorde entre les ouvriers évangéliques est un mal universel ; partout ils m'ont paru animés les uns contres les autres, jaloux de leurs succès, gardant des conduites toutes opposées dans la publication de l'évangile, dans le gouvernement des chrétiens ; les uns tolèrent, permettent, ordonnent ce que les autres refusent, condamnent et chargent d'anathèmes. N'y a-t-il donc dans l'Eglise aucune autorité qui décide entre le missionnaire et le missionnaire, qui reprouve la molle facilité du jésuite ou la rigueur outrée du capucin ? Par là on tirerait de dessous les pieds encore chancelants du néophyte une pierre de scandale difficile à éviter, et de devant les yeux malins des gentils ou des mauvais chrétiens des scènes honteuses et déshonorantes pour la religion.

Outre cette décision précise que je souhaiterais sur tous les points qui divisent les missionnaires, il faudrait encore retrancher dans tous ces pays éloignés cette différence d'ordre qui gêne tout, et n'y envoyer que des ouvriers d'un même habit et d'une même âme. Ce ne sera jamais qu'avec une telle précaution qu'on pourra remédier à un mal aussi déplorable.

Le sujet ou le prétexte des disputes qui s'élèvent dans les missions est : savoir, si l'on peut permettre aux néophytes telles et telles cérémonies ou usages que les uns disent être religieux et que les autres croient purement civils. Là-dessus chacun abonde en son propre sens, ou plutôt chacun suit le sentiment de son ordre, sans examiner s'il a tort ou raison, et de part et d'autre il ne manque pas d'opiniâtreté.

A Pondichéry et dans presque toute l'Inde, il est question de savoir si l'on permettra aux nouveaux chrétiens de porter sur le corps certaines marques faites avec de la cendre, de se purifier par le bain avant certaines actions, d'avoir horreur de manger de la vache, d'éviter la caste des parias dont la société est infâme parmi les gentils, et mille autres usages dont je parlerai ci-après. Les jésuites les permettent, les capucins les condamnent, chaque parti s'accuse à Rome, l'un écrit contre l'autre. Sur les raisons alléguées le St Siege décide, envoie des bulles que chacun explique à sa fantaisie. Ainsi rien ne finit, les capucins crient toujours et ne font presque aucuns chrétiens, les jésuites laissent crier, vont leur chemin et baptisent beaucoup. Je ne doute pas des connaissances et des lumières de ces pères, de leur zèle pour la pureté de la foi et la régularité de la discipline, mais je ne sais comment excuser ce mépris qu'ils ont pour les parias.

Pourquoi les séparent-ils dans l'église d'avec les autres castes, comme s'il y avait en N. Seigneur distinction des personnes ? *Non enim est distinctio Judæi et Græci*, disait St Paul.

Pourquoi des fonts baptismaux différents ? Bien plus, ils ne leurs permettent pas l'entrée de leur maison. Lorsque ces pauvres parias sont malades et qu'ils appellent un prêtre pour leur donner les derniers sacrements, les jésuites ne daignent pas entrer chez le moribond (ils seraient souillés suivant

¹³ Horace, II, Od.XVI, vs. 19

la loi des gentils) il faut le leur apporter dans la rue où ils lui administrent les sacrements avec la précaution de ne jamais toucher l'infâme paria. etc.

Pourquoi ces mêmes jésuites ne mangent-ils jamais de la viande de bœuf ou de vache, et ne permettent-ils pas d'en manger chez eux ? N'est ce pas faire croire qu'ils gentilisent puisqu'à [p.9] Pondichéry tout le monde en mange, excepté eux et les idolâtres ? Il y a je ne sais combien d'autres articles aussi singuliers que ceux-là dont j'ai été moi-même témoin, et sur lesquels je ne crois pas qu'on puisse bien les excuser. Je leur ai demandé à eux-mêmes la raison d'une conduite aussi équivoque, et n'ai jamais rien entendu de solide. Je ne puis m'ôter de l'esprit qu'il n'y ait beaucoup d'opiniâtreté dans leur fait. S'ils avaient trouvé moins de contradiction ils seraient peut-être moins dans l'erreur. Je ne sais si dans leur missions étrangères, ils ne se sont pas laissés prendre eux-mêmes au piège qu'on les accuse d'avoir tendu en Europe à certaines sociétés qu'ils ont perdues en les rendant jansénistes par un tour qui leur a réussi. Une des raisons sur laquelle ils insistent le plus, est que pour gagner les gentils il faut se faire tout à tous¹⁴ les ménager et ne pas les prévenir contre notre religion par des usages qui la leur feraient paraître ridicule, et pour lesquels la prévention de leur pays leur donne de l'horreur. C'est sur ce principe qu'ils ont retranché des cérémonies du baptême celle de la salive parce que, suivant les Malabars, il n'est rien au monde de si malpropre que cela, et que les gentils en prenaient occasion d'appeler notre Ste religion, *la religion du crachat*, comme si nous devions nous embarrasser de ce que les païens penseront de nos mystères et de nos cérémonies sacrées. L'apôtre des gentils, qu'annonçait-il autre chose que *la folie et le scandale de la croix* ?

Sans m'arrêter davantage à ces sortes de disputes qui ne sont déjà que trop connues, je passe à ce que j'ai remarqué parmi les Indiens idolâtres.

Religion des Malabars

La religion des Malabars est peut être la plus extravagante, la plus honteuse pour la raison humaine, et la plus infâme qu'on puisse imaginer. Les dieux qu'ils adorent sous les noms de Brama, Vichnou, Rutrem et Puleyar¹⁵ sont les dieux de l'infamie ; le culte qu'on leur rend est proportionné à leur qualité ; les histoires qu'on en raconte s'accordent parfaitement avec le goût de la nation. Cette religion voluptueuse a transporté dans le ciel toutes les passions de la terre en rendant les dieux semblables aux hommes, au lieu de rendre ceux-ci semblables aux dieux. C'est ainsi qu'un sage païen pensait autrefois de sa religion qui méritait le même reproche que celle des Indiens.

Humana ad deos transtulit, divina mallem ad nos. Ciceron¹⁶

Leurs histoires sont ridicules, remplies de tant de puérités que j'ai honte de les raconter. On pourra juger du reste par ce trait de Vichnou qu'est un des moins extravagants d'entre ceux que les brames racontent sérieusement. Un jour, dit l'histoire, Vishnou se promenait seul, il passa auprès d'un étang où il remarqua plusieurs jeunes filles qui se baignaient. Il s'avança et les invitait à sortir de l'eau, mais voyant que la pudeur les retenait et que sa présence les empêchait de se montrer, il prit le parti de prendre tous leurs habits qu'elles avaient laissés sur le bord de l'étang, et les transporta dans le haut d'un arbre voisin. Ces baigneuses ennuyées de rester dans l'eau sortirent enfin en priant Vishnou de leur rendre leurs habits qu'il avait emportés avec lui sur l'arbre. Vishnou jura qu'il ne les rendrait qu'à celles qui lèveraient les 2 mains au ciel. Enfin, comme il n'y avait pas d'autre remède, elles se déterminèrent à obéir, et Vishnou content leur rendit leurs vêtements. Voilà un trait de la mythologie indienne qui suffira pour faire juger du reste. [p.10]

L'idole la plus grotesque qui se voit dans les pagodes est celle de *Puleyar*. Sa figure est composée d'une tête d'éléphant posée sur un gros ventre, assise les jambes croisées ; tous les autres membres du corps sont mal distingués. Aux pieds de la figure est un rat, animal favori du dieu. Cette divinité est tout à la fois la Vénus et le Priape des anciens, on l'honore par le libertinage et la prostitution.

Chez ces peuples aveugles le vice a des temples

¹⁴ *Se faire tout à tous* : S'accommoder à toutes les opinions. (Dic. Académie française, 1835)

¹⁵ Puleyar : nom de Quenevady chez les Malabars. (*Cérémonies et coutumes religieuses de tous les peuples du monde*, Amsterdam, 1737).

¹⁶ Cicéron, *Transcullanes*, I, XXVI. Un classique du cursus de Poivre : le reproche fait par Cicéron à Homère d'attribuer aux dieux les vices des hommes plutôt que de donner aux hommes les perfections des dieux.

Le crime autorisé par d'augustes exemples
Ne paraît plus un crime aux yeux de ces mortels
Qui d'un Dieu adultère encensent les autels
Sur une terre impie et sous un ciel coupable
L'homme le plus criminel se croit excusable¹⁷

Dans les temples consacrés à ce dieu on voit auprès de la porte une figure de pierre qui représente, suivant les Malabars, l'union des parties honteuses des deux sexes. [¹⁸] Cette pierre s'appelle *Lingam*. C'est là que les jeunes filles qui se marient, viennent offrir au dieu voluptueux la fleur de leur virginité. Les pères et les mères les amènent eux-mêmes, les font monter en présence de toute la famille sur cette pierre qui est élevée de deux ou trois pieds. Là, il faut que la jeune fille s'assoie dans le milieu, sur un cylindre qui a un demi-pied de relief au-dessus de la première pierre, et qu'elle y laisse des marques du présent qu'elle a fait au Dieu.¹⁹

Toute cette religion qui est particulière à une certaine caste d'Indiens consiste à adorer les parties de la génération. Parmi les dévots de cette secte, les plus spirituels prétendent n'adorer que le premier principe de toutes choses, lequel a engendré et créé tout ce qui existe, et laissé dans la nature créée des causes imitatrices de sa fécondité, qui perpétuent le premier acte de la création. Pour avoir quelque image sensible de cet objet de leur culte, ils ont choisi la figure des parties de l'homme et de la femme, comme étant les symboles les plus nobles qu'il y ait dans la nature de la fécondité primitive.

Les dévots de *Puleïar* (et le nombre en est grand) portent sur leur front la marque de leur culte, de différentes formes, mais représentant la même infamie. Les femmes comme les hommes se peignent sur le front et portent publiquement la figure de ce que la pudeur ne permet pas de nommer. Elles en font fabriquer d'or et d'argent qu'elles renferment dans des petites boîtes et portent au col, sur l'estomac ou à la ceinture.

Jusqu'à présent chez les différents peuples qui habitent la terre, j'ai vu des religions bien extravagantes, bien injurieuses pour la Divinité et dont la vue est bien capable de nous convaincre de la faiblesse des hommes que Dieu ne saurait punir plus rigoureusement qu'en les abandonnant à leur raison et les laissant marcher dans leurs sentiers. Les uns adorent le diable, les autres des animaux, ceux-ci des arbres, ceux-là des pierres et des montagnes. Qui croirait que dans le monde il y eut des temples érigés au crime, où l'infamie fut publiquement autorisée, adorée, respectée ? Quel monstrueux aveuglement dans l'idolâtrie indienne de choisir pour l'objet de son culte ce que les passions ont de plus honteux. Où va l'esprit humain lorsqu'il va sans Dieu. *Dimisit omnes gentes ingredi vias suas*²⁰

Dès qu'il ne connaît pas son Dieu il déifie tout jusqu'à ses ignominies. Qu'ils sont terribles, que [p.11] je les comprends peu ces jugements adorables qui ont distingué entre l'homme et l'homme, entre nation et nation ! L'une connaît son auteur, l'adore, s'élève jusqu'à lui, sa religion le met de pair avec les esprits les plus purs. Quelle grâce ! Quels bienfaits ! L'autre, ignorant d'où il est sorti et où il va, tombe dans l'ordre des bêtes, suit son instinct pour croître, paître et multiplier, n'a de raison que ce qu'il en faut pour la déshonorer, l'emploie mal, pervertit tous les dons du Créateur, sans connaître ni lui, ni ses bienfaits, sans vouloir le connaître, ni faire ses efforts pour cela, et se livre aveuglément aux désirs d'un cœur infâme. *Propter quod tradidit illos [Deus] in desideria cordis eorum, in immunditiam, ut contumeliis adficiant corpora sua in semet ipsis.*²¹ (St Paul Ep. aux Romains. 1-v.24.) Quel châtement ! Quel malheureux sort !

¹⁷ Parodie d'une poésie de Louis Racine (fils de Jean Racine) : « Dans ces tems malheureux, Venus avoit des temples./Le crime autorisé par d'augustes exemples,/ Ne paraissait plus crime aux yeux de ces mortels,/ Qui d'un Mars adultère encensait les autels. / Sur une terre impie, et sous un ciel coupable,/ le Chantre des plaisirs pouvait être excusable. » (Épître à M.de Valincourt, dans *Choix de poésies morales et chrétiennes*, p.143, paru en 1740)

¹⁸ A partir d'ici on dispose du même texte dans le manuscrit Ms Coste 1094, à compter de sa page 137.

¹⁹ Dans la version Coste, ce passage a été édulcoré : plus question de « fleur de leur virginité », ni de cette précision : « Enfin il faut qu'elle y laisse des marques du présent qu'elle a fait au Dieu ».

²⁰ « ... ad Deum vivum ... Qui un praeteritis generationibus dimisit omnes gentes ingredi vias suas » (au Dieu vivant ... qui dans les siècles passés a laissé marcher toutes les nations dans leurs voies) (Actes des apôtres ch.14, v 15)

²¹ « C'est pourquoi [Dieu] les a livrés aux désirs de leur cœur, à l'impureté, en sorte qu'ils ont souillé eux-mêmes leurs propres corps. »

La pudeur ne me permet pas d'écrire ici ce que j'ai vu, par hasard ou à dessein, des mystères peu secrets des pagodes. Je dirai seulement qu'un tel spectacle de l'extravagance humaine doit bien surprendre un voyageur chrétien. Quels motifs d'attachement pour sa religion si pure, si sage en comparaison de ce culte bizarre et insensé ! Quels motifs d'une éternelle reconnaissance pour celui dont la miséricorde l'a discerné de ce peuple aveugle, pour lui donner la connaissance de ses vérités saintes ! *Non fecit taliter omni nationi, et judicia sua non manifestavit eis.*²²

La religion des Malabars est sans sacrifice parce qu'elle défend de tuer des animaux. On ne voit dans les pagodes que des offrandes et des libations. Les idoles et surtout le *Lingam* sont beaucoup arrosés d'huile et de beurre, ce qui, joint à la malpropreté occasionnée par les lampes qui brûlent toute la nuit en quantité et par les chauves-souris qui habitent les temples par milliers, forme un coup d'œil et une odeur des plus dégoûtantes. Ces chauve-souris sont d'une grosseur monstrueuse et trouvent dans les pagodes un asile d'autant plus assuré que ces animaux nocturnes sont regardés sacrés et de bon augure. Leur séjour sous le toit des Dieux rend l'endroit beaucoup plus respectable ; on ne saurait les tuer sans commettre un grand crime et s'exposer à quelque malheur, mais cela n'empêche pas les Français de leur faire la guerre à grands coups de fusil et de les manger. La chair en est bonne.

Des Brame ou prêtres indiens

Les Brame ou Bracmanes sont la caste la plus noble qu'il y ait parmi les Malabars. Ils sont les prêtres nés de la nation, et peuvent seuls exercer les fonctions du culte des Dieux. C'est eux qui sont les dépositaires de leur mythologie, de l'histoire du pays et de toute la science indienne. Le peuple a pour eux beaucoup de respect et de confiance, qu'ils savent bien se conserver par l'empire qu'ils ont pris sur toutes les autres castes.

Leurs règles

L'avantage de leur naissance les assujettit à des devoirs gênants qu'ils gardent au moins en public 1° ils ne peuvent rien manger de tout ce qui a vie. 2° ils doivent eux-mêmes préparer leur nourriture, de sorte qu'un brame ne peut être servi que par un autre brame. 3° ils ne peuvent point se marier hors de leur caste, la règle est pour les femmes comme pour les hommes. 4° les bramines veuves doivent couper leurs cheveux et ne plus penser à se marier. Dans plusieurs endroits, elles doivent même se brûler avec le corps de leur mari. On voit encore quelquefois de ces cruels exemples de la foi conjugale. 5° l'habillement des brame est réglé ainsi que celui des bramines. Les premiers doivent avoir la tête et le menton rasés, pour tout habit quelques aulnes de toile blanche, sans couture, qu'ils passent d'abord autour de la ceinture et entre les cuisses, et de ce qui reste, se [p.12] couvrent le corps et la tête. Ils portent en façon de bandoulière un certain assemblage de fils dont le nombre est mystérieux et qui est la marque distinctive de leur caste. Leurs femmes portent de longs cheveux tressés et ornés de bijoux d'or, ont les oreilles et le col chargés de semblables ouvrages. Leur habit consiste dans un petit corset juste au corps qui leur couvre les bras jusqu'au coude, soutient la gorge qu'il ne cache pas, et descend jusqu'au nombril ou il s'attache par le moyen de quelques boutons. Depuis la ceinture, elles ont une panne ou toile rayée dont elles serrent étroitement une partie, moitié autour des cuisses et passent entre les jambes l'autre moitié qui vient s'attacher par derrière, de sorte qu'elles ont les pieds et les jambes découvertes jusqu'aux genoux, et le reste du corps habillé assez peu décentement. Lorsqu'elles sortent elles ont une espèce de voile, ordinairement de mousseline. Toutes ces règles et une infinité d'autres obligent les brame, sous peine d'être dégradés, chassés de leur caste et mis au rang des infâmes parias. Ils sont accablés de mille superstitieuses pratiques, dont l'entière observance est, de leur aveu, impossible. C'est chez eux surtout qu'on peut dire que la loi a multiplié le péché. Si, toutes les fois qu'ils en commettent suivant leur conscience, ils faisaient les purifications ordonnées, ils passeraient leur vie dans l'eau.

²² « Il n'a point traité de la sorte toutes les autres nations, et il ne leur a point manifesté ses préceptes. » (Psaume de David 147.)

Opinion de la métempsycose

La loi qui leur défend de rien manger de tout ce qui a vie, est fondée sur l'opinion de la métempsycose. Croyant que l'âme de l'homme passe successivement dans le corps des animaux, ils n'osent tuer ceux-ci dans la crainte d'y molester des âmes que l'humanité leur apprend à respecter. Cette opinion est celle de toute l'Inde, elle est d'une grande antiquité et fait la base de toute la religion indienne.

Les Brame n'ayant pour vivre d'autre métier que le service des pagodes et les aumônes des dévots, n'oublent rien pour mettre leurs idoles en crédit. Unetelle guérit de telle maladie, celle-ci d'une autre, chacune a des vertus et un pouvoir extraordinaire. Un libertin ignorant dira que c'est donc dans l'Inde comme chez nous. Il a tort et sa critique ne peut tout au plus tomber que sur quelques abus particuliers condamnés par la religion elle-même.

La plupart des fables qu'ils débitent sur les dieux sont de leur invention et tendent toutes à faire l'eau au moulin. Que de malheurs assurés à celui qui insulte un brame ! Que de biens, quelle fortune promise à celui qui leur donne. En un mot tout tend à nourrir l'orgueilleux et fainéant brame qui promet et assure tout ce qu'on veut dans l'autre monde, pourvu qu'on lui donne de l'argent dans celui-ci.

Leurs occupations consistent à étudier la langue savante qui est la langue des anciens Bracmanes appelée le *Samscrutan* et les livres, surtout ceux de la religion. C'est eux qui président aux assemblées religieuses, ordonnent les fêtes, les jeûnes, les processions et toutes les cérémonies.

Filles de pagodes

Ils instruisent la jeunesse qui sert dans les temples, surtout les jeunes filles consacrées à Dieu et aux hommes, connues sous le nom de baladines ou filles publiques. Dans toutes les pagodes, il doit y en avoir un certain nombre pour le service des idoles, des brames surtout, et du public. Ces jeunes filles sont offertes à la pagode par leurs parents qui, suivant la loi de leur caste, sont obligés à telle offrande. Cette caste est celle des tisserands.

Les brames sont donc chargés de l'éducation de ces jeunes victimes. Ils leur apprennent à lire, à chanter et à danser. Ce sont elles qui font les prières publiques dans la pagode en chantant les louanges du Dieu qu'elles régalaient toujours de quelques danses. Je crois que sans elles la dévotion aux idoles ne se soutiendrait pas longtemps, et qu'elles contribuent beaucoup à attirer la multitude. Il est certain que presque tous ceux qui vont au temple n'y vont que pour le plaisir d'y voir et d'entendre ces jeunes filles qui ont ordinairement la voix belle et dansent fort bien ; d'autant plus que toutes leurs paroles, gestes et actions tendent à inspirer la volupté. Elles en font profession.

Leur habit est le même que celui des bramines. Elles ont un goût de s'ajuster si étudié, qu'avec leurs vêtements elles paraissent comme nues, et sont plus séduisantes que si elles l'étaient réellement. [p.13]

Lorsqu'elles chantent et dansent, car elles font l'un et l'autre tout ensemble, sans jamais se fatiguer, elles sont animées par des brames qui les accompagnent avec 2 plaques de cuivre frappées l'une contre l'autre, qui forment un son désagréable. Leur danse n'est pas assez variée, mais elle est légère et rapide et leur musique de même. L'une et l'autre plaisent beaucoup ; leurs chants surtout sont extrêmement passionnés, et le feu de l'amour qui brûle dans leurs cœurs et dans leurs chants lubriques exhale sa chaleur. *Vivuntque Commissi calores... fidibus puellae.* (Hor. od. 3 E 4.)

Ces filles vont partout où elles sont appelées et passent leur jeunesse dans une prostitution continuelle. Lorsqu'elles vieillissent, si elles n'ont pas eu de l'économie elles se mettent au service des jeunes qui leur succèdent.

Différents usages des Malabars

Ce qu'il y a de plus remarquable parmi les Indiens est la distinction des castes ou tribus qui composent la nation. On en compte quatre principales qui ont leurs subdivisions. La première est, comme je l'ai dit, celle des *brames*, ensuite celle des *rujapoutres* ou caste royale, celle des *choutres*, beaucoup inférieure aux deux autres, mais fort au-dessus de la dernière qui est des *parias*. Ceux-ci sont regardés comme l'opprobre de la nature, l'exécration du genre humain. C'est pourtant la caste la plus nombreuse

et la plus utile à la société. C'est presque chez nous la même chose, le paysan et le laboureur qui fait vivre les autres est méprisé du gentilhomme inutile.

Dans l'Inde, le paria, homme comme les autres, souvent plus honnête homme, plus brave, plus adroit etc., est plus méprisé que le dernier des animaux. Un brame ou autre Indien d'une caste supérieure se croit souillé s'il touche un paria ou quelque chose qui lui appartienne ; il ne croit pas l'être en touchant l'animal le plus vil. Rien de si insupportable que de voir un orgueilleux brame voyageant crier le long des chemins, pour obliger les pauvres parias à s'écarter loin dessous le vent, crainte d'être souillé en respirant un même air que ces malheureux. Peut-on pousser plus loin le mépris et l'arrogance de l'humanité ! Sur quel droit peut être fondée une pareille distinction entre l'homme et l'homme ? Pourquoi ce brame fripon, injuste, débauché, est-il plus que ce paria honnête homme, juste, sincère, réglé dans ses mœurs ? Il n'y a pas d'autre raison sinon que le premier est brame et l'autre paria, l'un est noble, l'autre roturier, comme s'il devait y avoir parmi les hommes d'autre distinction que celle du mérite. *Nobilitas sola est atque unica virtus.* (Juv. Sat.4.) Pour autoriser cette différence de condition, les brames la font venir de la première volonté du créateur. *Bruma*, disent-ils, (c'est le dieu créateur des Indiens) voulant créer l'homme, tira les brames de sa tête et en fit par là une caste noble. Les *Raja* sortirent de son estomac, les *choutres* de son ventre et les *parias* de ses pieds qui sont la partie du corps la plus basse et la moins noble. C'est sur une telle fable qu'est fondé tout l'orgueil des trois premières castes et la bassesse de la dernière. D'autres disent que la distinction des tribus fut faite par un ancien roi malabar. Je ne sais à quel dessein, mais ce qui paraît le moins fabuleux et le plus vrai, c'est que dans les anciennes histoires indiennes, on ne voit point de semblables distinctions, les hommes des premiers âges n'avaient d'autre noblesse que leur innocence ; le mérite seul et la vertu donnaient des ministres aux dieux et des rois aux peuples. Mais avec le temps le mérite usé fit place au vice qui s'empara des prérogatives de la vertu, voulut dominer,

*et l'orgueil d'un faux titre appuyant sa faiblesse
maitrisa les humains sous le nom de noblesse.* Boileau Sat. 5.²³

La vanité des nobles Indiens ne se borne pas à mépriser les parias seulement, ils regardent d'un même œil tout ce qui n'est pas de leur caste. Tous les étrangers sont des infâmes, surtout les Européens qu'ils mettent encore au-dessous des *parias*, et qu'ils méprisent souverainement sous le nom de *franqui* qui est l'injure la plus forte qu'ils puissent dire à un homme, et dont ils se servent lorsqu'ils parlent de nous. On ne saurait croire avec quel mépris et quelle fierté un gueux tout nu [p.14], couché sur son fumier, regarde un Européen, et l'Européen le plus distingué, même le gouverneur de la ville où il demeure. On ne peut toucher à rien de ce qui est à leur usage. On ne peut entrer dans leur maison, elle serait profanée. Si un Français, par exemple, dans le chemin avait soif et demandait de l'eau, s'il a un vase pour cela on lui en donnerait, mais s'il n'en a pas, on ne lui en prêtera point. Un vase qui aurait passé par les mains d'un infâme *franqui*, ne peut plus servir à un noble Indien. Il ne voudrait pas même y toucher, crainte d'être souillé.

Par la même raison, un Malabar invité à manger chez le gouverneur d'une ville d'Européens, refusera d'y aller, et à Pondichéry toutes les maisons des Français sont pleines de domestiques indiens qui ne voudraient pas manger avec leurs maîtres, excepté ceux qui sont parias. Ce mépris qu'ils ont pour nous vient de ce que nous mangeons du bœuf, c'est là un de nos plus grands crimes.

Bœufs et vaches honorés dans l'Inde

Le respect qu'ils ont pour cet animal par les lois civiles et religieuses, leur fait regarder comme abominables tous ceux qui ont part à sa destruction. Ainsi, ceux qui le tuent, qui en mangent la chair, se servent du cuir et de la dépouille de l'animal, sont regardés comme infâmes. L'estime et le respect que les Indiens ont pour le bœuf est fondé sur les services qu'ils en tirent. Le mâle sert aux labours des terres, la femelle fournit par son lait une nourriture agréable, solide et bienfaisante. Dans un pays où l'on ne mange rien de tout ce qui a eu vie et où les légumes sont rares, le lait est d'une grande ressource, les vaches y sont regardées comme les mères nourricières de tous les habitants, et l'on a pour elles des soins qui vont jusqu'à l'adoration. Les Indiens sont tellement accoutumés au laitage qu'ils boivent le beurre fondu comme nous buvons la liqueur, et cette boisson enivre comme la nôtre.

²³ Dans la version Coste on trouve fautivement « la faiblesse » au lieu de « sa faiblesse ».

Il n'y a pas jusqu'à la fiente de cet animal qui ne soit mise à profit, non pour l'engrais des terres comme en Europe, mais pour le blanchissage des toiles, pour faire du feu, pour enduire les maisons bâties de claies, et mille autres usages, car ils l'emploient presque à tout. L'urine de la vache sert à purifier ceux qui sont souillés, à laver les maisons. Rien n'est si propre suivant les Malabars.

C'est donc la reconnaissance qui a comme divinisé la vache dans l'Inde. Il y a des jours de fête établis à son honneur. D'autant plus que, suivant leurs fables, une vache nourrit autrefois un de leurs dieux nommé *Rutrem*. On peut voir sur cet article et sur tout ce qui regarde la religion indienne, l'histoire des cérémonies et coutumes religieuses de l'édition des Abbés Bannier et Le Mascrier, tome VI. Tout ce que j'en ai lu étant sur les lieux m'a paru exact.

Mariages

Les Indiens se marient toujours dans leur caste. S'ils faisaient autrement, ils en seraient chassés avec ignominie. Ils ne sont pas toujours les maîtres de leur choix, car très souvent les parents marient leurs enfants à la mamelle, mais ils ne vivent ensemble que lorsque les deux parties sont en âge et que la cérémonie du mariage est faite. Lorsque la fille commence à être nubile et que l'on en a des marques sûres, alors on assemble toute la famille, on appelle les balladeires [bayadères], et l'on se réjouit. La fille reçoit les compliments de tous ses parents et des amis de la maison qui envoient tous des présents. On donne un festin et la fête finit par des bénédictions que les brames et quelques vieilles balladeires, espèces de sorcières, prononcent sur la jeune fille. Pendant toute la cérémonie les parents ont soin d'exposer aux yeux de tous les assistants un drap teint des immondices qui prouvent que leur fille est nubile. Il y a encore d'autres cérémonies, mais trop sales pour être ici rapportées.

Quoique le garçon et la fille soient contents l'un de l'autre, il faut que les parents consentent à leur mariage, car dans l'Inde ce sont les pères et les mères qui décident du sort de leurs enfants, règlent leurs inclinations et déterminent, sans les consulter, l'objet de leur attachement pour toute la vie, comme si cette union extérieure qu'on nomme mariage ne devait pas être fondée uniquement sur l'union des cœurs, la conformité des sentiments, la sympathie des humeurs, dispositions qui supposent liberté et que la contrainte exclut. L'intérêt seul décide des mariages. Un père qui a du bien veut que son gendre en ait aussi, sans quoi il ne lui accordera jamais sa fille. C'est là tout comme chez nous.

[p.15] Ne trouverai-je donc jamais un pays où le vil intérêt soit méconnu et proscrit ? Plus je voyage, plus je me confirme dans cette idée qui me fait rougir, que les hommes sont partout esclaves de l'intérêt, esclaves en tout, et dans les actions de leur vie où l'intérêt devrait avoir le moins de part. J'avais cru d'abord que ce qu'il y avait de plus rare au monde c'est le diamant ; voyageur curieux des ouvrages de la nature, j'ai cherché à en voir, j'en ai vu partout, de toutes les eaux²⁴, formes et grandeurs. Plus curieux encore de la vertu, en la cherchant j'ai cru voir quelques lueurs, et l'ai trouvée plus rare que le diamant, mais quand j'ai voulu m'amuser à chercher du désintéressement, mes peines ont été inutiles, j'ai couru les quatre parties du monde et n'ai rien trouvé.

Dans l'Inde, c'est donc la volonté des parents qui règle les mariages. Dès que les deux familles sont d'accord, on va consulter les brames pour savoir quel sera le mois et le jour le plus heureux pour en faire la cérémonie. Le brame ne manque jamais de répondre suivant l'argent qu'on lui donne et promet toujours beaucoup de bonheur. Les mois les plus favorables pour se marier sont suivant eux mai, juin et juillet. On voit peu de mariages en d'autres temps, à moins que ce ne soit ceux de quelques brames pressés qui ne craignent les jours malheureux que pour les autres.

La cérémonie s'en fait la nuit à la lueur des torches et des feux d'artifices. Elle dure plusieurs nuits de suite, à proportion de la richesse des nouveaux mariés et de la dépense qu'ils veulent faire, laquelle est souvent très considérable. D'abord on va à la pagode invoquer la protection des Dieux, ensuite on commence toutes les visites de cérémonie qui se font dans l'ordre suivant : à la tête marchent en ordre de procession deux ou trois cents faciféraires dont les flambeaux ou plutôt les lampes sont un long bâton au bout duquel est posée une espèce de réchaud de fer dans lequel on fait brûler de la fiente de vache arrosée d'huile. Des hommes chargés de la matière combustible vont avec les faciféraires et entretiennent leurs feux, d'autres portent dans leur réchaud des feux d'artifice si brillants qu'on ne saurait en fixer la lumière. Dans le milieu des flambeaux marchent ceux qui sont chargés de l'artifice,

²⁴ «La belle eau des diamants consiste dans la netteté de leur transparence, et dans la vivacité de la lumière blanche qu'ils renvoient à l'œil » (*Histoire naturelle des minéraux*, Buffon.)

et de distance en distance, ils brûlent des fusées, des serpenteaux, des pétards, des soleils tournants et autres compositions artificielles où les Indiens réussissent assez bien. Ensuite paraissent les parents des nouveaux mariés, les uns à cheval, les autres en carrosses traînés par des bœufs, suivis des palanquins²⁵ de l'époux et de l'épouse ; celle-ci aux pieds de l'autre, tous deux dans le même palanquin, lequel est environné de serviteurs qui chassent les moustiques et la poussière avec de grandes serviettes. Enfin tout finit par une troupe d'amis et de balladeires qui sont payées pour danser à toutes les portes devant lesquelles on passe, et où on les avertit de s'arrêter. Alors elles se détachent 5 ou 6, saluent le maître de la maison, dansent et chantent un moment, et courent rejoindre le gros de la troupe qui marche lentement. Lorsque les palanquins arrivent devant la porte d'une personne de distinction, ou pour laquelle on doit avoir quelque considération, tout le cortège s'arrête, les nouveaux mariés entrent dans la maison, font leur visite. Pendant ce temps-là, les balladeires amusent le public par leurs tours de danses et chansons. Les compliments faits, la visite achevée, on va ailleurs, et ainsi pendant plusieurs nuits, jusqu'à ce qu'on ait été chez les principales personnes de la ville ou village.

Cependant toutes ces cérémonies ne sont pas également permises à tout le monde. Les parias [p.16] par exemple ne peuvent aller qu'à cheval, et non en palanquin, et la permission n'est que pour le jour de leurs noces seulement.

Funérailles

Les cérémonies funèbres se font dans l'Inde comme ailleurs à proportion du bien qu'a laissé le défunt. L'essentiel de la cérémonie, que le mort fut riche ou pauvre, est de pleurer, crier, se lamenter beaucoup et pendant plusieurs jours, ensuite de brûler le cadavre. Dès qu'un homme est mort, l'accident s'annonce à tout le voisinage par les cris de toute la famille. On tient des discours au cadavre, on lui fait des questions, des reproches et des plaintes, comme si il y avait de sa faute d'être en cet état. Les lamentations durant plusieurs jours, les parents ne suffiraient pas à ces cris continuels que l'usage ordonne, ainsi on loue des pleureuses qui pour de l'argent crient, se lamentent et pleurent tant qu'on veut. Le cadavre se porte dehors la ville dans un palanquin orné de feuilles de bananiers et de fleurs. Les pleureuses l'accompagnent en se battant les mamelles et jetant des cris affreux. D'autres femmes courent devant le cadavre, et étendent des toiles tout le long du chemin où il doit passer. Quand le défunt a laissé à ses héritiers de quoi faire de la dépense, on voit à ses funérailles le même cortège et les mêmes feux d'artifice qui ornent la cérémonie du mariage, et même les balladeires. Lorsqu'on arrive au lieu destiné, on place le cadavre sous une pyramide qu'ils appellent *chevôlé* et un brame y met le feu.

Pauvreté des Indiens

Toutes ces dépenses pour les mariages et funérailles sont, généralement parlant, trop fortes pour l'Indien qui s'y ruine, mais la vanité est autant le vice du pauvre que du riche. Un Malabar se croirait déshonoré, s'il ne faisait dans ces occasions les mêmes dépenses que le plus opulent de ses compatriotes. Il y en a cependant très peu parmi eux qui soient en état de les faire, aussi ils contractent des dettes et se mettent dans le cas d'être pauvres toute leur vie. Cette nation a été tellement pillée par les Mogols qu'ils sont dans la dernière misère. Leurs maisons qui ne sont que de boue et de feuilles, leur nourriture qui n'est que du riz et du lait ou quelques légumes, enfin leur vêtement qui consiste dans quelques aulnes de toile, tout cela coûte peu de chose, et le misérable Indien a beaucoup de peine à se le procurer. Quoiqu'il y ait dans le pays quelques marchands riches, quoiqu'il y ait en quelques endroits des mines de diamants, il n'en est pas moins vrai de dire que l'Inde est un mauvais pays, bien pauvre, et très différent de ce que l'on en pense en Europe d'où l'on voit tous les ans sortir des marchands qui s'imaginent trouver dans l'Inde de grandes richesses et des fortunes assurées. Il y a cependant beaucoup plus de ressources en Europe que dans l'Inde.

Industrie des Indiens, leurs métiers

Les Malabars sont assez industrieux pour la culture des terres, pour la fabrique des ouvrages de coton, la manufacture et la peintures des toiles ; ils nous en fournissent de parfaitement belles. Leur métier

²⁵ Erreur de copiste, lire « du palanquin » comme écrit dans la version Coste.

pour faire la toile est le même que le nôtre. Tout dépend de la délicatesse avec laquelle les femmes filent le coton. Pour ce qui est de la peinture des indiennes c'est un secret qui appartient aux Indiens, leur industrie a jusqu'ici surpassé la nôtre de ce côté-là. Je suis surpris qu'il ne se soit trouvé encore aucun voyageur curieux qui se soit avisé d'étudier leur secret pour en enrichir sa patrie.

Comme j'ai toujours été amateur de la peinture, je me suis donné tous les soins pour apprendre celle des toiles, sous les meilleurs maîtres indiens, et je me suis assuré du succès de mon étude par les différents essais que j'ai faits en mon particulier et auxquels j'ai réussi. ~~On réussira en Europe~~²⁶ Il m'a fallu d'abord beaucoup de patience pour suivre les Malabars dans toutes leurs opérations afin de m'instruire d'abord de la façon dont ils peignent leur toile. Une fois maître de leur secret j'ai fait diverses expériences, d'abord pour m'assurer de la justesse de leurs leçons, ensuite pour savoir si en Europe on ne pourrait pas suppléer aux drogues dont ils se servent et que nous n'avons pas, et si, avec moins de façon, on ne pourrait pas faire des ouvrages plus finis. J'ai réussi imparfaitement en bien des articles, en d'autres j'ai manqué absolument, [p.17] quelques fois j'ai été plus heureux ; c'est le sort de tous ceux qui font les premières expériences et qui voulant perfectionner des arts trop imparfaits, commencent par secouer le joug de la coutume et s'affranchissent des règles ordinaires. On réussira en Europe quand on voudra profiter de ce que je n'ai étudié que pour les autres. Voici la façon dont s'y prennent les peintres indiens avec les réflexions que j'ai faites sur leur routine.

A - Manière de peindre les toiles à la façon des Indiens

On a dû remarquer que le fruit nommé *Cadoucaie* et la racine du chaïaver sont /B.²⁷

Qualité singulière des vases de terre dans l'Inde

Les Indiens sont assez adroits pour les ouvrages de poterie. Outre qu'ils imitent bien ce qu'on leur apporte d'Europe, ils font à leurs usages toute sorte de vases très commodes, leurs pots à eau surtout sont d'une grande commodité, en ce qu'ils conservent l'eau extrêmement fraîche malgré les grandes chaleurs, et pour cela on les expose aux vents de terre qui sont brûlants. L'eau qu'ils renferment est comme à la glace. Ces vases sont connus à la côte sous le nom de *gargoulette*.

Leurs fourneaux de briques sont singuliers. Ils élèvent au milieu d'un champ comme une vaste pyramide composée de 2 à 3 cent mille briques crues, avec un rang de bois sur 4 à 5 rangs de briques. Ils laissent dans le bas une petite ouverture du côté du vent et terminent leur tour en dôme couvert de bois, puis ils profitent d'un beau jour et d'un bon vent pour y mettre le feu.

En général les Malabars sont industrieux, et adroits pour tous les arts mécaniques, lesquels ne fleurissent pas chez eux, uniquement parce qu'ils savent s'en passer. Dans un pays pauvre on abandonne tout pour le nécessaire. Dès qu'il se trouve des gens qui veulent payer l'ouvrier ils font de tous métiers, ils travaillent l'or, l'argent, et tous les métaux avec propreté dès que leur travail peut les nourrir. Ils sont tailleurs, cordonniers, brodeurs, maçons etc. et même architectes, témoin la ville entière de Pondichéry bâtie par des ouvriers indiens. Quelle surprise pour l'étranger de voir un peuple immense logé dans des cabanes tandis que l'architecture des édifices publics, surtout des pagodes, prouve qu'il ne tiendrait qu'à eux de se bâtir des maisons magnifiques et commodes, mais ils sont trop pauvres, et par conséquent trop ennemis du superflu pour pouvoir donner dans de semblables dépenses.

Pagode fameuse

De tous les édifices consacrés aux idoles, le plus fameux dans toute la côte Coromandel est la pagode de Charembrom [Chalembrom]. C'est un bâtiment immense, bâti de grandes pierres de taille, dans un

²⁶ Ce début de phrase biffé a du sens. On retrouvera cette phrase entière, un peu plus bas, juste avant le titre « Manière de peindre les Chittes ». Il nous semble qu'effectivement elle est mieux placée plus bas. Il se trouve que dans le manuscrit Pusy, elle se trouve placée au premier endroit. On peut penser que c'est lors de la recopie du manuscrit Pusy qu'il a été décidé de déplacer cette phrase, d'où rature. Cela signifierait que ce texte est postérieur au texte du manuscrit Pusy. Cette phrase n'apparaît plus dans la version Coste.

²⁷ Il s'agit d'indiquer que deux textes, l'un A et l'autre B, viennent s'insérer ici. Ces textes ne sont présents que dans la version Pusy (pp. 97 à 109 chez Malleret)

pays de sable où il n'y a ni carrière ni pierre à plus de 30 lieues à la ronde, ni rivière pour en faciliter le transport. On y voit plusieurs tours fort élevées, le dedans et le dehors est orné d'ouvrages de sculpture qui représentent toutes les histoires infâmes des Dieux indiens. Mais ce que les voyageurs y remarquent de plus curieux est une chaîne de pierres qui paraît être d'une seule pièce quoiqu'elle fasse le tour de tout le bâtiment, de façon que chaque anneau entrelacé l'un dans l'autre paraît sans division et d'une seule pièce. Cet ouvrage est en même temps un prodige de la nature à cause de la vaste étendue et un chef d'œuvre de l'art pour l'adresse des ouvriers qui ont travaillé une matière aussi dure et aussi cassante avec autant d'adresse que s'ils eussent manié de la cire ou la matière du monde la plus flexible.

Science des Indiens

Les Indiens s'appliquent peu à l'étude des sciences, tout leur savoir consiste à lire, à écrire et calculer. Ils ont pour cela des collèges où ils envoient leurs enfants, et chaque caste a ses collèges particuliers où l'on ne reçoit pas les écoliers d'une autre caste. Les enfants [p.18] apprennent d'abord à lire en chantant, puis ils étudient les livres par mémoire, et forment ensuite les lettres sur le sable avec le doigt. Lors qu'ils sont plus habiles, ils commencent à manier le stylet et gravent les caractères sur des feuilles de palmier qu'ils choisissent tendres et font sécher. Les Indiens n'ont pas d'autre papier. Tous leurs livres sont de ces feuilles gravées qu'ils percent dans le milieu et attachent avec un bout de fil. Les gens du commun se contentent de cette science, mais les Brame étudient les lois du pays, l'histoire de la religion et quelques-uns l'astronomie dont ils ont des livres très anciens composés par le fameux collègue des Bracmanes si connu dans l'antiquité du temps d'Alexandre, et dont on voit encore quelques restes. Ceux qui sont assez habiles pour entendre ces livres, font un calcul exact des éclipses qu'ils annoncent dans le calendrier qui se fait comme chez nous.

Folie des Indiens à l'occasion des éclipses.

A l'occasion d'une éclipse solaire qui arriva à Pondichéry en 1746, je fus témoin d'un spectacle bien singulier. Dès que l'éclipse commença je vis tous les Indiens habitants de la ville, hommes, femmes et enfants courir au bord de la mer, se baigner pêle-mêle et se purifier, disaient-ils, pour apaiser leur dieu qui voulait punir la terre en lui dérobant la lumière du soleil. Cette purification était accompagnée de cris et de lamentations horribles, il me semblait voir la fin du monde. Les brames, dont plusieurs n'ignorent pas la vraie raison des éclipses, entretiennent le peuple dans cet usage superstitieux et dans cette folle crédulité qui leur procure des présents.

Caractère des Indiens

Par tout ce que je viens de dire, on a dû remarquer que le caractère de l'Indien est d'être superstitieux, fainéant, voluptueux, voleur parce qu'il est pauvre, ignorant et orgueilleux, timide, intéressé, sa plus grande vertu est l'humanité. Les Indiens sont doux et aiment à obliger.

Ils ont poussé la superstition au dernier période. Les brames qui sont leurs docteurs ont accablé ce pauvre peuple sous le poids de mille devoirs arbitraires ; ils lui ont imposé un jour insupportable en supposant une loi qui fait des crimes de tout, et tout à la fois permet le crime. La religion monstrueuse dont les cérémonies font horreur, et qui déshonore également l'idole et l'idolâtre.

Je trouve beaucoup de rapport entre les usages des Indiens et ceux des juifs, mais surtout entre les docteurs de ces deux nations : les brames et les pharisiens. On peut avec raison faire à ceux-là le reproche que N. Seigneur faisait aux autres lorsqu'il faisait voir à tout le monde leur hypocrisie, leur avidité à faire payer les dîmes, à exiger de l'argent pour leurs prières, les comparant à des sépulcres blanchis, pleins de pourriture, et à des conducteurs aveugles conduisant d'autres aveugles dans le précipice. Tous ces reproches et mille autres conviennent bien aux prêtres indiens qui sont les plus orgueilleux de tous les hommes, et les plus méprisables en toute façon.

Pénitents indiens

On voit parmi ce peuple que la superstition a autant de force sur l'esprit humain que la vraie religion. Elle fait des pénitents, des solitaires, et des anachorètes²⁸, elle compte ses martyrs. Il n'est point de voyageur dans l'Inde qui n'ait vu une quantité de ces pénitents connus sous le nom de *pandarans*²⁹, et de *faquirs*.

Ces pandarans sont des coureurs qui ont renoncé aux choses de ce monde, et ne vivent que des aumônes du public qu'ils vont quêter de porte en porte. On les connaît à leur panne jaune qui est l'habit de leur profession.

Les faquirs sont d'autres dévots bien au-dessus des premiers, aussi les méprisent-ils beaucoup. Ils diffèrent entre eux par leur façon de vivre ; ce sont des volontaires qui s'imposent à eux-mêmes des pénitences extraordinaires que leur vanité leur fait rendre publiques et soutenir courageusement. [p.19] Ces pénitences consistent à se tenir certain nombre d'années dans la posture la plus gênante qu'ils puissent inventer, à pratiquer les abstinences et les jeûnes les plus rudes, en un mot à souffrir volontairement des peines inconcevables pour l'expiation de leurs fautes et de celles des autres. Les uns passent leur vie nus sous un arbre, les mains levées au ciel, sans jamais les baisser, d'autres à genoux, ceux-ci sur un pied ou couchés, ceux-là chargés de chaînes d'un poids énorme, ces spectres vivants se tiennent éloignés des villes, le long des chemins, et ne vivent que de ce qu'on leur apporte. Je ne crois pas qu'on puisse voir un spectacle aussi affreux. Ceux qui ont vu ces pénitents indiens ne seront pas beaucoup surpris de tout ce que les histoires nous disent de la vie austère des premiers anachorètes, des Antoine, des Hilarion, des Siméon stylites et de tous les solitaires de la Palestine dont St Jean Climaque nous a conservé le détail historique. Toutes leurs pénitences extraordinaires n'approchent pas, à n'en juger que par l'extérieur, de celles des idolâtres indiens ; et il est vrai de dire que les chrétiens de tous les temps n'ont jamais fait en apparence pour le vrai dieu ce que des païens, d'ailleurs mols, lâches et peu courageux, ont fait par vanité et pour les idoles. Mais qu'est-ce que toutes ces mortifications extérieures, sans le sacrifice du cœur ? Jamais le pénitent indien n'a connu le renoncement aux passions, aux désirs immodérés, aux plaisirs déréglés des sens : la philosophie humaine ne suffit pas pour cela. La pénitence purement corporelle se trouve dans le culte matériel des idoles. Elle lui convient. La seule religion chrétienne, [culte d'un dieu esprit, esprit pur et saint, peut former des vrais pénitents, en inspirant aux cœurs coupables le repentir et le chagrin de l'autre. La seule religion]³⁰ dicte ces sentiments généreux qui font courir à la vertu. Quels motifs de l'embrasser et de l'aimer pour ces âmes dégagées de la matière qui ne sont remplies que de l'amour de la sagesse. Les pénitents de l'Inde sont mis après leur mort au nombre des *saniassi* ou dans le catalogue des saints.

Le Malabar est extrêmement paresseux, ennemi du travail, et peu prévoyant pour les nécessités et les besoins de l'avenir. Aussi est-il pauvre et frugal par paresse. Il se contente de peu parce qu'il aime mieux se passer de ce qui est au-delà du juste nécessaire, que de travailler un peu pour se le procurer. Je crois que les grandes chaleurs qui règnent dans le pays, contribuent beaucoup à en rendre l'habitant si paresseux. Elles sont extraordinaires, il semble que tout l'air est en feu. Je n'avais point encore vu une terre si échauffée, même sous la ligne³¹ et sous le soleil, que celle de Pondichéry, surtout dans les mois de mai, juin et juillet qui sont la saison des vents de terre. Ces vents sont insupportables, ils enflamment l'air de façon qu'il n'est pas possible de respirer. On a beau se renfermer, le feu pénètre partout, il n'est aucun lieu où l'on puisse se mettre à l'abri de ses ardeurs. Si ces vents soufflaient [longtemps³²] à la côte Coromandel, le pays ne serait pas habitable, surtout pour les Européens.

*Arrosement des terres*³³

Malgré cette excessive chaleur, la campagne se conserve verte ; on arrose les arbres les plus délicats et les champs de riz quand il s'en trouve encore qui n'est pas mûr dans cette saison brûlante. La façon

²⁸ On préfère la ponctuation de la version Coste : « Elle fait des pénitents des solitaires et des anachorètes ».

²⁹ *Pandaren* ou *Pandaran* et surtout *Pandaron* et *Pandaram*

³⁰ Le texte entre [] n'existe pas dans le manuscrit Pusy, mais dans Ms 812-2 et Ms 812-4.

³¹ *Sous la ligne* [équatoriale] = à l'équateur.

³² Un mot indispensable oublié. (« *longtemps* » dans Coste, et « *toute l'année* » dans Pusy.)

³³ Dans la version Coste : « La manière d'arroser leurs terres »

d'arroser les terres dans l'Inde paraîtra un ouvrage de patience et bien difficile. Point du tout, dès que les Malabars le font la chose doit être aisée. Sur le bord d'un puits ou d'un ruisseau ils élèvent une colonne sur laquelle est en équilibre une pièce de bois de 20 pieds de longueur. D'un côté on y pratique des échelons pour la facilité de celui qui monte, et à l'autre extrémité est attachée une perche à laquelle tient un grand seau qui tombe et se remplit à mesure que l'homme monte le long de la partie opposée, et qui ensuite est élevé à la hauteur des bords du puits à mesure que le même homme descend. Cette eau [p.20] est renversée dans un réservoir de maçonnerie bâti au-dessus du niveau des terres qu'on veut arroser. Il est ouvert d'un côté pour recevoir l'eau, et de l'autre pour la laisser écouler du côté où le laboureur veut diriger son cours, par un chemin qu'il lui trace dans le moment avec sa pioche, ou qu'il a eu la précaution de tracer aussitôt après le premier labour de son champ. De cette manière il ne craint point la sécheresse, pourvu qu'il ait dans son voisinage un bon puits. Cet arrosage n'est presque d'aucune dépense, et fournit une ressource infinie dans un pays aussi chaud que Pondichéry. Par le moyen de cette invention les Français ont enfin réussi à former des jardins dedans et dehors la ville. Ils en tirent des légumes en tout temps, des fruits et de l'agrément d'avoir de l'ombre sous un ciel où les rayons du soleil ne sont pas supportables. Outre ces jardins qui ornent la promenade et les dehors de Pondichéry, on y trouve de tout côté des allées de tamariniers plantés au cordeau, qui forment à perte de vue un coup d'œil d'autant plus agréable qu'on est peu accoutumé à voir dans l'Inde de semblables plantations. [Sur] tous les chemins qui conduisent à la ville, et tous ceux qui sont sur le terrain de la Compagnie, c'est à dire à une lieue aux environs, on trouve de ces belles allées. Le spectacle y est récréatif et varié par les jardins des Français et des Indiens, par la verdure des plaines couvertes de riz, des petits villages ou hameaux, et des chaudières des Malabars.

Chaudières

Ces chaudières sont des établissements publics fondés par quelque homme riche et généreux en faveur des passagers et des voyageurs. Elles sont bâties le long des chemins pour leur commodité. Ils y trouvent un hospice sûr dans le mauvais temps et pendant la nuit. On y donne à tout le monde de l'eau, du feu, et souvent du cange [cangé] ou soupe de riz. Auprès de la chaudière est un étang, lequel est regardé dans l'Inde comme une de ces commodités dont on ne peut se passer. Les Malabars sont très portés pour ces établissements publics. C'est, dans leur façon de penser, un des plus sûrs moyens de bien mériter des Dieux et des hommes.

[Ici s'achève Ms 812-2]³⁴

*

³⁴ Dans le manuscrit Coste, le chapitre sur Pondichéry se termine également par ce bref paragraphe sur les chaudières. En revanche, dans le manuscrit Pusy, accolé sans transition à ce paragraphe, on trouve 6 brefs paragraphes concernant Pondichéry, où il est question de la qualité de la nourriture et de l'eau, de la salubrité du climat, des maladies vénériennes, de la médecine. (Malleret pp. 114-115)

Transcription du manuscrit Ms 812-4

[p.152]³⁵

Industrie des Indiens, leurs métiers

Les Malabars sont assez industriels pour la culture des terres, pour la fabrique des ouvrages de coton, la manufacture et la peintures des toiles ; ils nous en fournissent de parfaitement belles. Leur métier pour faire la toile est le même que le nôtre. Tout dépend de la délicatesse avec laquelle les femmes filent le coton. Pour ce qui est de la peinture des indiennes c'est un secret qui appartient aux Indiens, leur industrie a jusqu'ici surpassé la nôtre de ce côté-là, je suis surpris qu'il ne se soit trouvé encore aucun voyageur curieux qui se soit avisé d'étudier leur secret pour en enrichir sa patrie.

Comme j'ai toujours été amateur de la peinture, je me suis donné tous les soins pour apprendre celle des toiles, sous les meilleurs maîtres indiens, et je me suis assuré du succès de mon étude par les différents essais que j'ai faits en mon particulier et auxquels j'ai réussi. Il m'a fallu d'abord beaucoup de patience pour suivre les Malabars dans toutes leurs opérations afin de m'instruire d'abord de la façon dont ils peignent leur toile. Une fois maître de leur secret j'ai fait diverses expériences, d'abord pour m'assurer de la justesse de leurs leçons, ensuite pour savoir si en Europe on ne pourrait pas suppléer aux drogues dont ils se servent et que nous n'avons pas, et si avec moins de façon, on ne pourrait pas faire des ouvrages plus finis. J'ai réussi imparfaitement en bien des articles, en d'autres j'ai manqué absolument, [p.153] quelques fois j'ai été plus heureux. C'est le sort de tous ceux qui font les premières expériences, et qui voulant perfectionner des arts trop imparfaits, commencent par secouer le joug de la coutume et s'affranchissent des règles ordinaires.³⁶

A – La description de la façon de peindre les toiles à la manière des Indiens est dans d'autres mémoires que l'on [n']a pas recueillis.³⁷

Qualité singulière des vases de terre dans l'Inde

Les Indiens sont assez adroits pour les ouvrages de poterie. Outre qu'ils imitent bien ce qu'on leur apporte d'Europe, ils font à leurs usages toute sorte de vases très commodes. Leurs pots à eau surtout sont d'une grande commodité, en ce qu'ils conservent l'eau extrêmement fraîche malgré les grandes chaleurs, et pour cela on les expose aux vents de terre qui sont brûlants. L'eau qu'ils renferment est comme à la glace. Ces vases sont connus à la côte sous le nom de *gargoulette*.

Leurs fourneaux de briques sont singuliers. Ils élèvent au milieu d'un champ comme une vaste pyramide composée de 2 à 3 cent mille briques crues, avec un rang de bois sur 4 ou 5 rangs de briques. Ils laissent dans le bas une petite ouverture du côté du vent et terminent leur tour en dôme couvert de bois, puis ils profitent d'un beau jour et d'un bon vent pour y mettre le feu.

En général les Malabars sont industriels et adroits pour tous les arts mécaniques, lesquels ne fleurissent pas chez eux, uniquement parce qu'ils savent s'en passer. Dans un pays pauvre on abandonne tout pour le nécessaire. Dès qu'il se trouve des gens qui veulent payer [p.154] l'ouvrier ils font de tous métiers, ils travaillent l'or, l'argent, et tous les métaux avec propreté dès que leur travail

³⁵ Nous reprenons au dernier paragraphe de Ms Coste 1094, en page 152.

³⁶ Ici on trouve dans Ms 812-2 deux phrases supplémentaires : « On réussira en Europe quand on voudra profiter de ce que je n'ai étudié que pour les autres. Voici la façon dont s'y prennent les peintres indiens avec les réflexions que j'ai faites sur leur routine. »

³⁷ Le chapitre « Manière de peindre les chittes » est présent dans la seule version Pusy. (pp. 97 à 109 chez Malleret)

peut les nourrir. Ils sont tailleurs, cordonniers, brodeurs, maçons etc. et même architectes, témoin la ville entière de Pondichéry bâtie par des ouvriers indiens. Quelle surprise pour l'étranger de voir un peuple immense logé dans des cabanes tandis que l'architecture des édifices publics, surtout des pagodes, prouve qu'il ne tiendrait qu'à eux de se bâtir des maisons magnifiques et commodes, mais ils sont trop pauvres, et par conséquent trop ennemis du superflu pour pouvoir donner dans de semblables dépenses.

Pagodes fameuses

De tous les édifices consacrés aux idoles, le plus fameux dans toute la côte Coromandel est la pagode de Charembrom [Chalembrom]. C'est un bâtiment immense, bâti de grandes pierres de taille, dans un pays de sable où il n'y a ni carrière ni pierre à plus de 30 lieues à la ronde, ni rivière pour en faciliter le transport. On y voit plusieurs tours fort élevées, le dedans et le dehors est orné d'ouvrages de sculpture qui représentent toutes les histoires infâmes des dieux indiens. Mais ce que les voyageurs y remarquent de plus curieux est une chaîne de pierres qui paraît être d'une seule pièce quoiqu'elle fasse le tour de tout le bâtiment, de façon que chaque anneau entrelacé l'un dans l'autre paraît sans division et d'une seule pièce. Cet ouvrage est en même temps un prodige de la nature à cause de la vaste étendue et un chef d'œuvre de l'art pour l'adresse des ouvriers qui ont travaillé une matière aussi dure et aussi cassante avec autant d'adresse que s'ils eussent manié de la cire ou la matière du monde la plus flexible. [p.155]

Science des Indiens

Les Indiens s'appliquent peu à l'étude des sciences, tout leur savoir consiste à lire, à écrire, à calculer. Ils ont pour cela des collèges particuliers où l'on ne reçoit pas les écoliers d'une autre caste³⁸. Les enfants apprennent d'abord à lire en chantant, puis ils étudient les livres par mémoire, et forment ensuite les lettres sur le sable avec le doigt. Lors qu'ils sont plus habiles, ils commencent à manier le stylet et gravent les caractères sur des feuilles de palmier qu'ils choisissent tendres et font sécher. Les Indiens n'ont pas d'autre papier. Tous les livres sont de ces feuilles gravées qu'ils percent dans le milieu et attachent avec un bout de fil. Les gens du commun se contentent de cette science, mais les Brames étudient les lois du pays, l'histoire de la religion et quelques-uns l'astronomie dont ils ont des livres très anciens composés par le fameux collègue des Bracmanes si connus dans l'antiquité du temps d'Alexandre, et dont on voit encore quelques restes. Ceux qui sont assez habiles pour entendre ces livres, font un calcul exact des éclipses qu'ils annoncent dans le calendrier qui se fait comme chez nous.

Folie des Indiens à l'occasion des éclipses

A l'occasion d'une éclipse solaire qui arriva à Pondichéry [en 1746]³⁹, je fus témoin d'un spectacle bien singulier. Dès que l'éclipse commença je vis tous les Indiens habitants de la ville, hommes, femmes et enfants courir au bord de la mer se baigner pêle-mêle et se purifier, disaient-ils, pour apaiser leur dieu qui voulait punir la terre en lui dérobant la lumière du soleil. Cette purification était accompagnée de cris et de lamentations horribles, il me semblait voir la fin du monde. Les brames, dont plusieurs [p.156] n'ignorent pas la vraie raison des éclipses, entretiennent le peuple dans cet usage superstitieux et dans cette folle crédulité qui leur procure des présents.

Caractère des Indiens

Par tout ce que je viens de dire, on a dû remarquer que le caractère de l'Indien est d'être superstitieux, fainéant, [voluptueux]⁴⁰, voleur parce qu'il est pauvre, ignorant et orgueilleux, timide, intéressé, sa plus grande vertu est l'humanité. Les Indiens sont doux et aiment à obliger.

³⁸ Dans Ms 812-2 : « Ils ont pour cela des collèges où ils envoient leurs enfants, et chaque caste a ses collèges particuliers »

³⁹ Précision seulement dans Ms 812-2.

⁴⁰ Seulement dans Ms 812-2.

Ils ont poussé la superstition au dernier période. Les brames qui sont leurs docteurs ont accablé ce pauvre peuple sous le poids de mille devoirs arbitraires, ils lui ont imposé un jour insupportable en supposant une loi qui fait des crimes de tout, et tout à la fois permet le crime. La religion monstrueuse dont les cérémonies font horreur, et qui déshonore également l'idole et l'idolâtre.

Je trouve beaucoup de rapport entre les usages des Indiens et ceux des juifs, mais surtout entre les docteurs de ces deux nations : les brames et les pharisiens. On peut avec raison faire à ceux-là le reproche que N. Seigneur faisait aux autres, lorsqu'il faisait voir à tout le monde leur hypocrisie, leur avidité à faire payer les dîmes, à exiger de l'argent pour leurs prières, les comparant à des sépulcres blanchis, pleins de pourriture, et à des conducteurs aveugles conduisant d'autres aveugles dans le précipice. Tous ces reproches et mille autres conviennent bien aux prêtres indiens qui sont les plus orgueilleux de tous les hommes et les plus méprisables en toute façon.

Pénitents indiens

On voit parmi ce peuple que la superstition a autant de force sur l'esprit humain que la vraie religion. Elle fait des pénitents des solitaires et des anachorètes, elle compte ses martyrs. Il n'est point de voyageur dans l'Inde qui n'ait vu une quantité de ces pénitents connus sous le [p.157] nom de *pandaras*⁴¹, et de *faquirs*.

Ces pandarans sont des coureurs qui ont renoncé aux choses de ce monde, et ne vivent que d'aumônes du public qu'ils vont quêter de porte en porte. On les connaît à leur panne jaune qui est l'habit de leur profession.

Les faquirs sont d'autres dévots bien au-dessus des premiers, aussi les méprisent-ils beaucoup. Ils diffèrent entre eux par leur façon de vivre ; ce sont des volontaires qui s'imposent à eux-mêmes des pénitences extraordinaires que leur vanité leur fait rendre publiques et soutenir courageusement. Ces pénitences consistent à se tenir certain nombre d'années dans la posture la plus gênante qu'ils puissent inventer, à pratiquer les abstinences et les jeûnes les plus rudes, en un mot à souffrir volontairement des peines inconcevables pour l'expiation de leurs fautes et de celles des autres. Les uns passent leur vie nus sous un arbre, les mains levées vers le ciel sans jamais les baisser, d'autres à genoux, ceux-ci sur un pied ou couchés, ceux-là chargés de chaînes d'un poids énorme. Ces spectres vivants se tiennent éloignés des villes, le long des chemins, et ne vivent que de ce qu'on leur apporte. Je ne crois pas qu'on puisse voir un spectacle aussi affreux. Ceux qui ont vu ces pénitents indiens ne seront pas beaucoup surpris de tout ce que les histoires nous disent de la vie austère des premiers anachorètes, des Antoinettes, des Hilarions, des Siméons stylites, et de tous les Solitaires de la Palestine dont St Jean Climaque nous a conservé le détail historique. Toutes leurs pénitences extraordinaires n'approchent pas, à n'en juger que par l'extérieur, de celles des idolâtres indiens ; et il est vrai de dire que les chrétiens de tous les temps n'ont jamais fait en apparence pour le vrai dieu ce que des païens, d'ailleurs mols, lâches et peu courageux, ont fait par vanité et pour les idoles. Mais qu'est-ce que toutes ces mortifications extérieures, sans le sacrifice [p.158] du cœur ? Jamais le pénitent indien n'a connu le renoncement aux passions, aux désirs immodérés, aux plaisirs déréglés des sens : la philosophie humaine ne suffit pas pour cela. La pénitence purement corporelle se trouve dans le culte matériel des idoles. Elle lui convient. La seule religion chrétienne, [culte d'un dieu esprit, esprit pur et saint, peut former des vrais pénitents, en inspirant aux cœurs coupables le repentir et le chagrin de l'autre. La seule religion]⁴² dicte ces sentiments généreux qui font courir à la vertu. Quels motifs de l'embrasser et de l'aimer pour ces âmes dégagées de la matière qui ne sont remplies que de l'amour de la sagesse. Les pénitents de l'Inde sont mis après leur mort au nombre des *Saniassi* ou catalogue des Saints.

Le Malabar est extrêmement paresseux, ennemi du travail et peu prévoyant pour les nécessités ou les besoins de l'avenir. Aussi est-il pauvre et frugal par paresse. Il se contente de peu parce qu'il aime mieux se passer de ce qui est au-delà du juste nécessaire, que de travailler un peu pour se le procurer. Je crois que les grandes chaleurs qui règnent dans le pays y contribuent, contribuent beaucoup à rendre

⁴¹ *Pandaren* ou *Pandaran* et surtout *Pandaron* et *Pandaram*

⁴² Le texte entre [] n'existe pas dans le manuscrit Pusy, mais dans Ms 812-2 et Ms 812-4

l'habitant si paresseux.⁴³ Elles sont extraordinaires, il semble que tout l'air est en feu. Je n'avais point encore vu une terre si échauffée, même sous la ligne⁴⁴ et sous le soleil, que celle de Pondichéry, surtout dans les mois de mai, juin et juillet qui sont la saison des vents de terre. Ces vents sont insupportables, ils enflamment l'air de façon qu'il n'est pas possible de respirer. On a beau se renfermer, le feu pénètre partout, il n'est aucun lieu où l'on puisse se mettre à l'abri de ses ardeurs. Si ces vents soufflaient longtemps à la côte de Coromandel, le pays ne serait pas habitable, surtout pour les Européens. [p.159]

La manière d'arroser leurs terres

Malgré cette excessive chaleur, la campagne se conserve verte, on arrose les arbres les plus délicats et les champs de riz quand il s'en trouve encore qui n'est pas mûr dans cette saison brûlante. La façon d'arroser les terres dans l'Inde paraîtra un ouvrage de patience et bien difficile. Point du tout, dès que les Malabars le font, la chose doit être aisée. Sur le bord d'un puits ou d'un ruisseau ils élèvent une colonne sur laquelle est en équilibre une pièce de bois de 20 pieds de longueur. D'un côté on y pratique des échelons pour la facilité de celui qui monte, et à l'autre extrémité est attachée une perche à laquelle tient un grand seau qui tombe et se remplit à mesure que l'homme monte le long de la partie opposée, et qui ensuite est élevé à la hauteur des bords du puits à mesure que le même homme descend. Cette eau est renversée dans un réservoir de maçonnerie bâti au-dessus du niveau des terres qu'on veut arroser. Il est ouvert d'un côté pour recevoir l'eau, et de l'autre pour la laisser écouler du côté où le laboureur veut diriger son cours, par un chemin qu'il lui trace dans le moment avec sa pioche, ou qu'il a eu la précaution de tracer aussitôt après le premier labour de son champ. De cette manière il ne craint point la sécheresse, pourvu qu'il ait dans son voisinage un bon puits. Cet arrosage n'est presque d'aucune dépense, et fournit une ressource infinie dans un pays aussi chaud que Pondichéry. Par le moyen de cette invention les Français ont enfin réussi à former des jardins dedans et dehors la ville. Ils en tirent des légumes en tout temps, des fruits, et de l'agrément d'avoir de l'ombre sous un ciel où les rayons du soleil ne sont [p.160] pas supportables. Outre ces jardins qui ornent la promenade et les dehors de Pondichéry, on y trouve de tout côté des allées de tamariniers plantés au cordeau qui forment à perte de vue un coup d'œil d'autant plus agréable qu'on est peu accoutumé à voir dans l'Inde de semblables plantations. [Sur] tous les chemins qui conduisent à la ville, et tous ceux qui sont sur le terrain de la Compagnie, c'est à dire à une lieue aux environs, on trouve de ces belles allées. Le spectacle y est récréatif et varié par les jardins des Français et des Indiens, par la verdure des plaines couvertes de riz, des petits villages ou hameaux, des chaudières des Malabars.

Chaudières

Ces chaudières sont des établissements publics fondés par quelque homme riche et généreux en faveur des passagers et des voyageurs. Elles sont bâties le long des chemins pour leur commodité. Ils y trouvent un hospice sûr dans les mauvais temps et pendant la nuit. On y donne à tout le monde de l'eau, du feu, et souvent du cange [cangé] ou soupe de riz. Au près de la chaudière est un étang, lequel est regardé dans l'Inde comme une de ces commodités dont on ne peut se passer. Les Malabars sont très portés pour ces établissements publics. C'est, dans leur façon de penser, un des plus sûrs moyens de bien mériter des dieux et des hommes.⁴⁵

⁴³ Phrase un peu différente dans Ms 812-2 : « Je crois que les grandes chaleurs qui règnent dans le pays contribuent beaucoup à en rendre l'habitant si paresseux. »

⁴⁴ *Sous la ligne* [équatoriale] = à l'équateur.

⁴⁵ Dans le manuscrit Pusy on trouve ici 6 brefs paragraphes supplémentaires concernant la région de Pondichéry et ses habitants. Il y est question de la qualité de la nourriture et de l'eau, de la salubrité du climat ; des maladies vénériennes ; de la médecine.

A compter de là les textes des manuscrits Pusy et Ms 812-4 n'ont plus rien de commun.

Des expéditions des escadres anglaises et françaises dans l'Inde, pendant l'année 1746, et prise de Madras

Lorsque nous sommes arrivés à la côte Coromandel, le 19 janvier 1746, nous y avons trouvé une partie de l'escadre anglaise commandée par M. Barnette⁴⁶ qui nous avait pris dans le détroit de Banca, et qui après son expédition était allé, suivant ses ordres, soutenir le commerce de sa nation dans l'Inde. Les trois vaisseaux étaient venus passer l'hivernage à Mergui où nous les avons rencontrés avec deux ou trois nouvelles prises (Les vaisseaux de Bengale nommés l'*Heureux*, le *Dupleix* et le *Chandernagor*, avec deux bords des pilotes français du Gange. Les vaisseaux venaient de Gedda [Djedda] et Bassora et n'étaient pas fort riches) faites sur les Français dans la rade de Balazor [Balasore]. Après avoir trouvé tous les rafraîchissements dont ils avaient besoin, ils s'étaient divisés ; les uns allèrent droit à la côte, les autres, dans l'espérance de trouver encore quelques vaisseaux français, furent chercher Achem et les détroits qu'ils ne purent gagner. Dans leur retour ceux-ci rencontrèrent le vaisseau l'*Expédition* envoyé par la Compagnie aux Isles de France⁴⁷ et de là dans l'Inde pour y porter des nouvelles touchant l'état des affaires et surtout de ses armements. Le petit vaisseau n'était que de 14 canons. Il était commandé par le Sieur Lesquelin⁴⁸ avec 50 hommes d'équipage. Dès qu'il reconnut le vaisseau de guerre anglais de 66 pièces de canon, il voulut [p.162] peser⁴⁹ pour fuir, mais voyant que l'ennemi avait sur lui l'avantage de la marche et s'obstinait à vouloir le connaître de près, le capitaine français prit hardiment son parti, hissa son pavillon blanc, cargua ses basses voiles, comme pour défier l'Anglais. Lorsqu'ils se furent approchés, ils se bâtirent avec des forces si inégales pendant deux heures au bout desquelles le pavillon du vaisseau l'*Expédition* fut amené. Les Anglais perdirent quelques hommes et les Français aucun, ce que le capitaine anglais n'aurait jamais cru s'il n'en avait vu la vérité sur le rôle de l'équipage où il compta les noms des 40 hommes d'équipage qui se trouvèrent tous dans sa prise.

Toute cette escadre se réunit à Madras, ville anglaise située à 30 lieues dans le nord de Pondichéry, sur la même côte. Si nous avions eu dans l'Inde quelques vaisseaux armés, il eut été facile de détruire les forces divisées de nos ennemis en les attaquant les uns après les autres, mais nous étions dans ce pays-là sans aucun secours et les Anglais y étaient absolument les maîtres de la mer. Leurs navires marchands allaient hardiment dans tous les ports faire leur négoce en sûreté. Les nôtres étaient insultés et pris partout. L'escadre des Anglais vint établir sa croisière dans la rade même de Pondichéry où ils se promenaient toute la journée et mouillaient la nuit, empêchant les plus petits bâtiments de venir dans notre rade, de façon que nous ne pouvions rien envoyer ni recevoir qui n'ait été visité par l'ennemi. Dans le mois de juin, ils apprirent que nous avions un vaisseau nouvellement arrivé des Isles de France à la côte. Sur le champ ils allèrent le chercher, le trouvèrent mouillé dans la rade de Trinquebar [ou Tranquebar], [p.163] sous le fort et le pavillon danois. Sans s'embarrasser de cette protection étrangère, et ne connaissant d'autre droit que celui du plus fort, ils n'hésitèrent point à attaquer notre vaisseau, le *Pondichéry* commandé par le Sieur Buel⁵⁰, habitant de la ville de Pondichéry. Malgré le feu des batteries de la ville, ils l'obligèrent à s'échouer. Le capitaine s'y défendit autant qu'il pouvait le faire avec un équipage de lascars contre une escadre de 6 vaisseaux de guerre. Il n'abandonna son navire qu'après en avoir emporté tout ce qu'il put dans des chelingues que les Danois lui envoyèrent de terre. Les Anglais voyant le vaisseau abandonné l'abordèrent et en enlevèrent tous les agrès qui leur convinrent.⁵¹ Ils eurent en cette rencontre plusieurs hommes de tués,

⁴⁶ Commodore Barnet ou Barnett.

⁴⁷ C'est le 28 juillet que l'*Expédition* arriva à l'Isle de France porteur de l'annonce de la déclaration de guerre. (Alfred Martineau, *Dupleix et l'Inde française*, p.231).

⁴⁸ Jean-Baptiste de Lesquelin, capitaine de la frégate.

⁴⁹ *Peser sur les manœuvres* : se servir des manœuvres (drisses, écoutes, etc.), c'est-à-dire manœuvrer.

⁵⁰ M. Puel selon *Dupleix et l'Inde française*.

⁵¹ Cet épisode qui se passe les 8-10 avril 1746 est relaté en détail dans *Dupleix et l'Inde française* : pp 238-239.

entre autres leur Commandant, Mr Barnett, vice-amiral d'Angleterre.⁵² Il fut remplacé par le capitaine Peyton qui commandait le vaisseau le *Médo* [le *Medway*].

Quelque temps après parut un autre vaisseau (l'*Elisabeth* commandé par le Sr Bourdé) des Isles de France qui vint toucher à Karikal, comptoir français sur la même côte. Dès qu'il eut mis ses paquets à terre, il mit à la voile pour retourner, mais il se vit environné de l'escadre anglaise, et n'eut point de meilleur parti à prendre que de s'échouer et de se brûler, et sauvant tout son monde et tout ce qu'il put tirer du vaisseau.

Triste état de la colonie de Pondichéry au commencement de la guerre de 1744

Cependant la colonie de Pondichéry était dans la plus triste situation du monde, sans secours contre un ennemi vigilant qui ne laissait échapper aucune occasion de nous nuire, sans commerce, sans argent pour la paye de la [p.164] garnison et des employés. La plupart des habitants étaient ruinés par la perte de leurs vaisseaux qui étaient tombés entre les mains des Anglais. Les marchands indiens ne faisant plus aucun profit, allaient chez les Anglais chercher l'occasion de faire leur négoce. En un mot les affaires de la Compagnie étaient dans ce pays-là en fort mauvais état et eussent été beaucoup plus mal sans les soins et les avances de M. Dupleix, Gouverneur de Pondichéry. Ce bon serviteur du Roi et de la Compagnie se voyant abandonné sans aucun secours de France, exposé à toutes les entreprises anglaises, se hâta de fortifier la ville, du côté de la mer surtout où il n'y avait aucune défense et où il était facile à l'ennemi de tenter une descente. Il fit toutes les avances d'argent nécessaires pour payer les soldats de la garnison et les employés des bureaux auxquels on comptait régulièrement, tous les mois, leur solde et appointements, comme si la caisse de la Compagnie eut été pleine d'argent. Elle a cependant été vide pendant près d'une année, et la bourse de M. Dupleix a suppléé à tout. Action d'autant plus généreuse que la mauvaise situation des affaires de la Compagnie occasionnée par sa très mauvaise conduite, était capable de rebuter ceux que leur générosité avait portés à lui faire des avances.

Malgré tous les soins et les précautions de son Gouverneur, la ville de Pondichéry, dénuée de secours d'Europe, était un séjour fort triste. De tout côté on entendait ses malheureux habitants, ruinés par les malheurs de la guerre, manquant d'ailleurs de toutes les ressources et des petites provisions qu'ils trouvaient auparavant dans les vaisseaux, se plaindre amèrement de l'indigne abandon où ils se trouvaient [p.165] languir par la négligence ou l'incapacité de la Compagnie. Partout on n'entendait que raisonnements vains sur le triste état de la colonie. Les uns ayant encore quelque espérance de secours, les autres n'en ayant plus aucune, tous pensaient à se retirer ailleurs au cas d'un abandon total, et convenaient qu'il est malheureux pour un Français d'être habitant des colonies de sa nation, puisque dans un temps de guerre elles sont abandonnées et livrées en proie à l'ennemi, ou à la faim, ou à la misère, faute d'avoir dans l'état une marine capable de soutenir les entreprises faites par mer. En temps de paix, il est certain qu'il faudrait, ou n'avoir ni colonie ni commerce par mer, ou bien avoir de quoi soutenir l'un et l'autre mieux qu'on ne fait. Car tous les établissements de commerce, si florissants pendant la paix, ne servent plus dès que la guerre se déclare qu'à nous ruiner et enrichir nos ennemis, en fournissant à leur marine bien soutenue une proie plus abondante et assurée.

Arrivée de l'escadre française dans l'Inde

Enfin le 9 juillet parut à la côte une escadre de 10 vaisseaux de la Compagnie, dont 9 étaient armés en guerre, commandée par M. Mahé de la Bourdonnais⁵³, Gouverneur des Isles de France et de Bourbon. Tous ces vaisseaux avaient été armés aux îles par l'ordre du ministre, à l'insu de la Compagnie qui n'avait pas même pensé à secourir les comptoirs dans l'Inde, ni à y soutenir son commerce et ses vaisseaux marchands. Au lieu d'envoyer une escadre capable de tenir tête à celle des Anglais, dans l'envoi qu'elle faisait cette année-là de 5 vaisseaux, les uns étaient pour Bengale et les autres [p.166] pour Pondichéry et Mahé, c'est à dire qu'ils étaient tous envoyés entre les mains des Anglais qui n'eussent laissé échapper un seul. Heureusement pour elle, le Gouverneur des Isles de France, mieux

⁵² Barnett ne mourut pas au cours de cet épisode (même ref., p. 263), mais le 2 mai suivant.

⁵³ Systématiquement orthographié : « de la Bourdonnaye ».

instruit des intérêts de la Compagnie qu'elle ne paraissait l'être elle-même, soutenu d'un ordre du ministre, fit dans ces îles un armement convenable à la situation de nos affaires dans l'Inde.

Le 7 juillet 1746, en arrivant il trouva les Anglais qui croisaient un peu au nord de l'île de Ceylan. Ceux-ci voyant une escadre de 10 vaisseaux se ménagèrent l'avantage du vent et n'engagèrent le combat que deux heures avant la nuit, afin de pouvoir se retirer s'ils étaient les plus faibles, bien sûrs de conserver l'ennemi s'ils étaient les plus forts. Le combat fut rude, quelques-uns de nos vaisseaux, plus propres au commerce qu'à la guerre, plièrent d'abord, mais les vaisseaux l'*Achille* monté par le Commandant, le *Neptune* par M. de la Porte Barré, le *Bourbon* par M. de Selle, et l'*Insulaire* par M. de la Beaume se battaient avec tant de vigueur et firent un feu si terrible que les 6 vaisseaux anglais plièrent à leur tour et profitèrent de la nuit pour sauver leur honneur. Les Français se préparèrent à recommencer si le vent pouvait leur devenir favorable. Le Commandant donna ordre au capitaine du vaisseau l'*Insulaire* d'aller à Bengale chercher à se raccommoder et se remâter ; dans le combat il avait perdu son grand mât d'hune et avait reçu quelques coups de canon dans l'eau, ce qui l'incommodait beaucoup. Il partit aussitôt à la faveur de la nuit. Quelques jours après nous apprîmes qu'en chemin faisant, il avait pris un vaisseau anglais estimé 20 000 écus et que, [p.167] voulant remonter le Gange, il avait péri avec tout son monde d'environ 40 volontaires envoyés de Chandernagor pour les renforcer contre les Anglais qui s'étaient vantés de le couler bas lorsqu'il passerait devant Gelgata⁵⁴. La prise a été conduite heureusement dans le comptoir français de Bengale.

Le lendemain du combat, les deux escadres se conservèrent à la vue l'un de l'autre. Les Anglais avaient toujours l'avantage du vent, sans vouloir s'en servir pour donner une seconde fois, au contraire ils s'éloignèrent peu à peu et on les perdit de vue sans qu'il fût possible de les rapprocher. Alors M. de la Bourdonnais vint avec son escadre mouiller dans la rade de Pondichéry où il apporta la joie et l'abondance. Il débarqua promptement les fonds de la Compagnie, les malades et les blessés. Il y en avait beaucoup d'un et d'autre.

La longueur du voyage pendant lequel l'escadre avait essuyé une tempête [*sic*], l'escadre reçut le coup de vent par le travers de l'île de Madagascar où le vaisseau l'*Achille* démâté de tous mâts manqua de périr. Tous relâchèrent à l'île Marotte dans le fond de la baie d'Antongil sur la côte de Madagascar. Ils n'y trouvèrent point de vivres et y essayèrent des pluies continuelles. La force du vent dans la tempête que l'escadre essuya dans le voyage avait démâté quelques vaisseaux qu'il fallut réparer. Les travaux forcés que les cas les plus malheureux avaient exigés des matelots, tout cela avait occasionné beaucoup de maladies dans les équipages. Il y avait eu beaucoup de blessés dans le combat qui venait de se donner, sans compter environ cent hommes tués dans l'action. Les [p.168] vaisseaux débarquèrent à Pondichéry plus de 300 blessés ou brûlés, car le feu qui prit aux gargousses dans deux ou trois vaisseaux fit plus de tort que les boulets des ennemis. Il y eut beaucoup de ces pauvres misérables qui périrent dans l'hôpital de Pondichéry. Parmi les blessés, je remarquai qu'il y avait beaucoup de Noirs, ils s'étaient exposés au feu avec autant de bravoure que les Blancs, et les officiers en étaient fort contents. Ces Noirs avaient été embarqués aux Isles de France et de Bourbon pour servir le canon. Ils étaient distribués sur tous les vaisseaux. M. de la Bourdonnais les avait d'abord pris par défaut de Blancs, mais dans le combat il reconnut qu'ils ne cédaient en rien pour le courage, et a été satisfait du premier essai qu'il en a fait. Tous ces Noirs étaient des esclaves formés et choisis entre tous ceux des deux colonies, au nombre de 720 dans toute l'escadre qui portait plus de 3000 hommes, tant matelots que soldats blancs et noirs. Dès que l'on eut tiré des vaisseaux tout ce dont ils étaient chargés pour Pondichéry, on travailla incessamment à réparer tous les dommages que l'escadre avait soufferts pendant le combat. On reprit les manœuvres coupées, on raccommoda les mâts brisés et percés par les boulets, les gouverneaux endommagés et les canons démontés. On augmenta l'artillerie des vaisseaux, on leur donna de nouvelles munitions. Le Commandant de l'escadre ne se donnait aucun repos et le Gouverneur de Pondichéry se prêta à tout avec zèle, et fit fournir à l'escadre tout ce qu'on espérait en vivres et munitions, de sorte qu'après un mois de relâche ou plutôt un mois [p.169] de travail continu, jour et nuit, les vaisseaux mirent à la voile le 4 d'août et firent route du côté de Ceylan pour aller chercher les Anglais que l'on disait être là dans la baie de Trinquemalet⁵⁵.

⁵⁴ Golgota/ Golgota/Golgotha [actuelle Calcutta ou Kolkata].

⁵⁵ Trinquemalé/Trinquemalay.

Infraction du 13^e article du traité d'Utrecht

M. de la Bourdonnais passa à Negapatam, comptoir des Hollandais, mouilla dans leur rade et envoya demander au directeur de la place raison de la partialité qu'il montrait en toute occasion pour les Anglais, tandis qu'ils étaient convenus de demeurer neutres. Il leur reprocha vivement les infractions continuelles qu'ils faisaient au traité subsistant entre la couronne de France et les États généraux, en donnant aux ennemis une retraite assurée dans leurs ports et rades, et achetant d'eux les prises qu'ils faisaient sur nous. Le reproche le plus odieux qu'il leur fut fait très justement en cette occasion, était d'avoir nouvellement acheté le vaisseau le *Charles* de Pondichéry (c'était le même vaisseau monté par des forbans qui nous arrêtaient à l'entrée de Mergui. Voyez p. [un blanc]), pris sur nous par des forbans, que les Anglais avaient repris et vendu à un Hollandais de Nagapatam, comme s'il avait été de bonne prise ; marché aussi honteux pour le vendeur que pour l'acheteur, puisque l'un et l'autre savaient bien que le dit vaisseau avait été volé par des forbans. Comme ce vaisseau était dans la rade au milieu de l'escadre [p.170] française, M. de la Bourdonnais le demanda, mais comme il était dégréé, il se contenta pour caution d'un billet de 10.000 pagodes que le directeur hollandais donna sans se faire prier.

L'escadre anglaise prend la fuite une deuxième fois

L'on était encore dans cette rade lorsqu'on vit tout d'un coup paraître l'escadre des Anglais qui venaient chez leurs bons amis apprendre de nos nouvelles. On mit aussitôt à la voile, l'on donna la chasse à l'ennemi qui, à la vue et au grand déplaisir des Hollandais, se mit à fuir, de façon que nos vaisseaux pesants et peu propres à la course ne purent les atteindre. Ils les perdirent de vue. Après les avoir inutilement poursuivis, on revint à Pondichéry où le Commandant de l'escadre qui se débarqua extrêmement malade prit quelques jours de repos tandis que ses vaisseaux allèrent sous le commandement de M. de la Porte Barrée visiter la rade de Madras où ils ne tirèrent que quelques canonnades inutiles et prirent en revenant deux petits vaisseaux anglais de bacout [? sic] à la côte de Sumatra et qui ne croyant pas qu'il y eut des Français dans l'Inde, vinrent se mettre au milieu de l'escadre qu'ils croyaient anglaise. Les deux prises furent estimées 200.000 écus. (Le *Sumatra* de 240 tonneaux et la *Brillante* de 140)

Ces prises étaient bien peu de chose en comparaison des grandes dépenses faites pour l'armement de l'escadre qui coûtaient en sortant des îles 1.600.000 livres, sans compter ce qu'il en avait coûté à Pondichéry pour les remettre en état. [p.171]

La mousson était trop avancée pour pouvoir espérer de prendre des vaisseaux marchands. D'ailleurs il était facile de juger que les Anglais informés de nos forces se tiendraient refermés dans leurs ports et ne s'exposeraient pas à être pris. Ainsi il ne restait plus d'autre parti à prendre que d'aller attaquer les colonies des ennemies, en faisant les derniers efforts pour dédommager la Compagnie des grandes dépenses où cet armement l'avait jetée.

Sur ces réflexions, M. de la Bourdonnais se détermina à aller attaquer la ville de Madras, colonie opulente, capable de fournir aux frais de la guerre.

Description de la ville de Madras

C'était le principal établissement des Anglais sur la côte de Coromandel, d'autant plus facile à enlever que ses habitants, moins guerriers qu'habiles négociants, étaient accoutumés à une vie molle et commode, et que l'état florissant de leurs affaires les avait prévenus d'estime en leur faveur propre, et de mépris pour les autres, façons de penser tôt ou tard préjudiciable et funeste à ceux que la fortune éblouit.

L'escadre partit donc de Pondichéry le 12 septembre et fit voile pour Madras. A 3 lieues de la ville on fit descendre 800 hommes pour aller, à deux lieues de là, prévenir les embuscades, reconnaître les préparatifs que l'ennemi pourrait faire pour nous couper les chemins, afin de mieux assurer la descente générale qui se fit à une lieue des ennemis, au-dessus de la ville de Saint Thomé, avec tout l'ordre et le succès possible, dans des chelingues qu'on avait amenées de Pondichéry. [p.172]

Siège et bombardement de la ville

Le 16 du mois, la ville fut investie par 2000 hommes, 12 mortiers furent mis en batterie et l'on commença à bombarder. Lorsqu'on arriva devant la place, il parut quelques tirailleurs maures à la solde des Anglais qui, craignant de se voir enfermés dans la ville, demandèrent au Gouverneur la permission de faire une sortie sur les Français. Leur dessein était de s'enfuir, comme ils firent en effet après avoir tiré quelques coups de fusil, sans blesser personne.

Les Anglais avaient vu du haut de leurs murs la descente qui se fit en plein jour et s'étaient d'abord moqués de l'entreprise des Français. Mais voyant les bombes pleuvoir dans leur ville, écraser leurs belles maisons malgré le feu continu de leurs bastions, la frayeur succéda à l'insolence. Ils députèrent au Commandant français un des principaux habitants pour demander la permission d'envoyer leurs femmes dehors la ville, dans un lieu de sûreté. M. de la Bourdonnais qui n'avait pas de temps à perdre auprès de cette place, à cause de la mousson qui s'avavançait et de la nécessité prochaine de quitter la côte pour aller hiverner ailleurs et laisser passer le mauvais temps qui commence dans ce pays-là avec le mois d'octobre, n'accorda la permission demandée que pour la femme du Gouverneur et une autre dame française, espérant par cette rigueur venir plus tôt à bout de son dessein. En effet, après quelques pourparlers de la part des assiégés et toujours rejetés par les assiégeants, dans le temps que l'on dressait une batterie pour battre [p.173] en brèche et que l'on faisait descendre des matelots pour donner un assaut général, le Gouverneur de la ville se rendit avec sa garnison prisonnier de guerre, et de toute sa place à discrétion. Le 21 septembre, à la pointe du jour, on vit les portes de la ville ouvertes et deux députés s'avancer avec un drapeau blanc du côté du camp. Ils venaient inviter le Commandant français d'entrer dans la ville rendue. Celui-ci ne tarda point, il y entra à la tête de 500 hommes, au milieu d'une troupe d'officiers. Il fut reçu à la porte par le Gouverneur anglais qui lui présenta son épée ainsi que tous les conseillers de la ville. Aussitôt on distribua des troupes dans tous les postes, on ouvrit les portes aux prisonniers français qui avaient été pris sur différents vaisseaux par l'escadre anglaise et qui étaient renfermés dans les prisons de Madras, les fers aux pieds, et l'on alla à l'église des capucins rendre grâce à Dieu de l'heureux succès de cette entreprise. On y trouva les dames anglaises qui s'y étaient retirées pendant le siège et qui étaient dans la dernière désolation. Après qu'on les eut rassurées et renvoyées dans leurs maisons, on chanta le *Te Deum* au milieu des cris de *Vive le Roi* et du bruit de l'artillerie des vaisseaux qui saluèrent chacun de 21 coups de canon le pavillon français arboré sur la ville.

Les vainqueurs trouvèrent dans la place plus de mille hommes portant les armes, sans parler de 150 soldats qui s'en étaient sauvés avec un officier à leur tête pendant la nuit, la veille de la reddition de la place, et avaient été chercher un asile chez les Hollandais à Palliacate. [p.174] On y trouva 50.000 quintaux de poudre, 20 canons, 24 mortiers à bombes, 36 mortiers à grenades, 12 obus⁵⁶, 776 bombes, 5.000 grenades, 39.200 boulets, 200 fusils, 300 pistolets, 50 boucaniers.

On trouva les arsenaux de la marine plein de cordages, ancres, voiles, agrès et appareils pour les navires, et salaisons pour les équipages dans les magasins de la compagnie anglaise, 3 ou 4 bonnes cargaisons de marchandises d'Europe et de l'Inde, et 350.000 roupies d'argent dans la caisse, sans parler des marchandises et effets des particuliers qui étaient extrêmement riches, surtout diamants et autres pierreries.

Ce qu'il y eut de plus heureux dans la prise de cette place, c'est qu'il n'en coûta pas aux assiégeants la vie d'un seul homme, les assiégés en perdirent 15 ou 20 qui furent tués par les éclats de bombes. Les maisons furent peu endommagées.

Joie à Pondichéry à l'occasion de la prise de Madras. Pourquoi

Dès qu'on apprit à Pondichéry la nouvelle de la reddition de Madras, la joie fut générale. On en donna des marques par des décharges réitérées de tout le canon de la ville et de la forteresse, on chanta deux fois le *Te Deum*, toutes les rues et maisons, tant des Français que des Mogols et Malabars, furent illuminées pendant trois nuits consécutives. La joie publique était d'autant mieux fondée que la ruine de Madras promettait à Pondichéry le rétablissement le plus avantageux. Depuis leur fondation, les deux [p.175] colonies rivales l'une de l'autre avaient eu un sort bien inégal. Celle des Français avait

⁵⁶ *Obus* : désigne à cette époque non pas un projectile mais un canon ; synonyme de *obusier*.

occasionné beaucoup de dépenses, le commerce y avait toujours été languissant, tandis qu'il fleurissait à Madras où un sage gouvernement avait toujours animé le négoce, et facilité les entreprises, en accordant une pleine liberté aux marchands de toutes les nations.

Le Gouverneur et le Conseil de Pondichéry conçurent donc les plus justes espérances de rétablir leur colonie en profitant du malheur de son émule. Ils comptaient engager au contraire les riches marchands et les ouvriers indiens, habitués avec les Anglais, à venir s'établir dans leur ville où ils eussent trouvé tous les privilèges et toute la liberté possible dont on reconnaissait enfin la nécessité dans une ville marchande. Il est certain que c'était la plus belle occasion que l'on put trouver pour faire fleurir le négoce de la Compagnie des Indes. Ils écrivirent en conséquence à M. de la Bourdonnais et lui exposèrent leurs vues pour le bien public. Leur idée était d'enlever généralement tout ce qu'il y avait à Madras, d'en transporter à Pondichéry tout, avec la garnison et les habitants, ensuite d'en détruire les murs et les maisons, et de livrer le terrain aux Mogols, comme une part de la dépouille, afin de les empêcher de se plaindre de ce qu'on avait fait la guerre sur leurs terres. Il est vrai qu'avant que de faire le siège de cette place, on avait prévenu le Mabal [*lire Nabab*] de la province, et qu'on lui avait prouvé que les Anglais étaient autant ses ennemis que les nôtres puisqu'ils envoyaient tous les jours leurs pions arrêter des prisonniers déserteurs, jusqu'à 20 lieues sur les [p.176] terres mogoles. On avait par là obtenu son consentement pour l'entreprise sur nos ennemis ; mais, connaissant l'avidité de ces asiatiques, on ne doutait point qu'ils ne voulussent avoir part à la prise de la ville. Ainsi il était fort sage de leur en abandonner le terrain, au-moins pour éviter tout démêlé avec eux.

Ce sentiment ne fut point celui de M. de la Bourdonnais. Les conseils de Pondichéry furent mal reçus, on regarda le parti proposé comme trop dur, dicté par l'intérêt particulier et par animosité contre un ennemi que l'on jugea plus à propos de ménager par un accommodement à l'amiable. On proposa donc aux Anglais de racheter leur ville et leurs meubles et effets. Ils y consentirent et dressèrent, conjointement avec M. de la Bourdonnais, un traité sous le nom de *capitulation*, par lequel ils s'engageaient à payer à la Compagnie de France la somme de 1.100.000 pagodes, aux conditions détaillées dans ladite capitulation. Cette capitulation ne fut pas du goût de Pondichéry (comme on peut le voir dans la copie qui en a été extraite) et, quoique le Gouverneur et le Conseil de cette colonie parussent n'avoir aucun droit de se mêler des affaires de Madras, ils crurent qu'en qualité de bons Français et de zélés serviteurs de la Compagnie, ils devaient s'opposer à l'exécution d'un accord qu'ils regardaient comme très préjudiciable au bien de la nation. Malgré toutes leurs représentations, M. de la Bourdonnais ne relâcha rien de son premier sentiment. Ainsi les esprits s'aigrirent entre les deux chefs, quelques anciennes [p.177] animosités ou haines de famille se ranimèrent, la jalousie, l'opiniâtreté se mirent de la partie, tout fut brouillé. On ne goûta pas longtemps la joie et le plaisir que donnèrent d'abord les premières nouvelles de la prise de Madras. Au lieu de se féliciter mutuellement de l'heureux succès où les deux chefs avaient tant de part, au lieu de s'accorder pour le bien public comme chargés tous les deux des affaires de la Compagnie et sujets du même maître, chacun ne parut penser qu'à ses petits droits particuliers. Animés l'un contre l'autre, ils ne laissèrent échapper aucune occasion de se contrarier. Les affaires en souffrirent beaucoup. Je ne prétends pas décider ici lequel des deux a [eu] tort, l'un et l'autre ont sans doute eu leurs raisons, tous deux ont apparemment voulu le bien, et tous deux ont d'excellentes qualités que leur plus grands ennemis ne peuvent leur contester. Simple historien d'un événement qui s'est passé sous mes yeux, je m'attacherai à dire la vérité des faits, sans juger des intentions des acteurs, et après avoir rapporté ce qu'on a fait, je crois qu'il me sera permis de dire ce qu'on aurait pu faire, sans vouloir blâmer personne.

Trois ou quatre jours après la reddition de la ville anglaise, le Commandant de l'escadre et le Gouverneur de Pondichéry commencèrent à se disputer le droit de commander dans la nouvelle conquête. Le premier se disait indépendant et autorisé par les ordres du ministre à traiter avec l'ennemi dont il était vainqueur ; le second prétendait être gouverneur-né de toute la place ou comptoir établi et à établir dans toute l'Inde, fondé sur une patente du Roi qui le déclarait [p.178] tel. La question était de savoir si Madras, nouvellement conquis, devait être regardé comme place française, vu l'ordre du ministre qui recommandait à M. de la Bourdonnais de ne garder aucun comptoir des ennemis dont il pourrait s'emparer dans l'Inde.

Le temps se passa en écrits inutiles de part et d'autre, temps précieux dont on ne pouvait perdre le plus petit instant sans se faire un tort considérable, puisque la mousson des orages allait commencer avec le

mois d'octobre, et l'on était aux derniers jours de septembre. Il fallait se hâter de terminer les affaires pour éloigner promptement les vaisseaux d'une côte très périlleuse. Mais quand l'intérêt particulier domine, que devient le bien public ; un temps précieux et irréparable fuyait rapidement et on se disputait.

Insensiblement la mésintelligence des chefs, fomentée par des esprits flatteurs, turbulents et intéressés éclata au point de nous faire appréhender une guerre civile. M. Dupleix, absolument opposé à la capitulation accordée aux Anglais, et déterminé à se faire reconnaître Gouverneur de Madras dont il voulait tirer un parti plus avantageux pour la Compagnie, y envoya les principaux conseillers de Pondichéry pour y former un Conseil et un gouvernement. Il y envoya le major de la garnison pour se faire obéir par les troupes, et écrivit en conséquence à tous ses officiers qui étaient en assez grand nombre à Madras, pour qu'ils eussent à ne point obéir à M. de la Bourdonnais et à ne point évacuer la place sans ses ordres ou ceux du nouveau Conseil. [p.179]

Lorsque les envoyés arrivèrent à Madras, ils expliquèrent hautement leur commission, et s'ils s'en fussent acquittés on eut vu le Français armé contre le Français, donner à l'ennemi spectateur le malheureux plaisir de la scène la plus tragique. Mais M. de la Bourdonnais, soutenu de tous les officiers et par conséquent des soldats de son escadre dont le nombre surpassait celui de Pondichéry, empêcha le désordre en mettant aux arrêts les principaux envoyés et en faisant embarquer tous les soldats et officiers de Pondichéry afin de renforcer les forces de l'escadre, sur le bruit exprès supposé que quelques vaisseaux anglais paraissaient. Par là tous les efforts de M. Dupleix [furent] inutiles, aussi bien que toutes les lettres qu'il écrivit aux capitaines et officiers des navires pour les engager à ne plus reconnaître le chef qui les avait emmenés dans l'Inde. Chacun désirait obéir au Gouverneur de Pondichéry parce qu'il était aimé, mais personne n'osa donner l'exemple aux autres.

Tandis que l'on était dans le fort des dissensions, on vit arriver à Pondichéry 3 vaisseaux de France, bien armés, sous le commandement de M. Dordelin, ancien capitaine de la Compagnie, qui montait le *Centaure* de 66 canons⁵⁷. Les deux autres étaient le *Mars*, et le *Brillant* montés par MM. du Brosset Gardin⁵⁸ et Boisquenaye⁵⁹. Ces nouveaux renforts nous rendaient les maîtres de l'Inde si l'on eut voulu profiter de ces forces, mais on était bien plus occupé à se disputer les droits de commander. On ne chargeait point les vaisseaux qui étaient inutilement [p.180] dans la rade. Deux seulement, savoir le *St-Louis* et le *Lys*, avaient été envoyés de Madras à Pondichéry avec leur cargaison de drap d'Europe et de salpêtre qu'on avait pris dans les magasins anglais. Les autres navires n'avaient presque rien de leur chargement.

Durant cette inaction, les derniers jours de septembre et les 13 premiers d'octobre s'écoulèrent. La nuit du 13 au 14 de ce mois, il s'éleva tout à coup un ouragan qui chassa tous les vaisseaux qui étaient en rade à Madras, la mer furieuse le long de la côte fut bientôt couverte de cadavres, de mâts et de débris de navires, tous généralement furent démâtés, 4 ou 5 périrent au milieu des flots, de 7 ou 800 hommes qui y étaient il ne s'en sauva qu'un petit nombre de 10 ou 20 personnes tout au plus, tout périt et le lendemain toute la côte se trouva jonchée des corps de ces malheureux sacrifiés pour des intérêts particuliers. Si la force du vent eut duré encore une heure, aucun bâtiment n'eut échappé, tant la mer était mal. Le vaisseau le *Duc d'Orléans* de ... pièces de canon⁶⁰ fut démâté par la fureur du vent et des vagues, le *Phénix* de ... canons⁶¹ fut démâté et emporté par l'orage, si loin de la côte qu'il lui fut impossible de regagner, et après avoir été jeté du côté d'Acher et [avoir] plusieurs fois échappé aux plus affreux périls, il se rendit à l'Isle de France au bout d'une traversée de 3 mois, tellement délabré [p.181] que le vaisseau fut jugé incapable de servir d'avantage. Deux jours après ce coup de vent, on vit reparaître les quatre autres navires déséchoués de tous mâts qui vinrent mouiller dans la rade. Cet accident nous fut d'autant plus sensible qu'il y avait plus de la faute de celui qui commandait, puisqu'il ne pouvait ignorer les dangers que les vaisseaux courent à la côte de Coromandel dès le commencement du mois d'octobre, temps auquel il n'est point permis d'y naviguer. D'ailleurs les

⁵⁷ Le *Centaure* de 1200 tonneaux, 76 canons et 459 hommes d'équipage.

⁵⁸ Joseph-Jean-Baptiste Gardin du Brossay.

⁵⁹ Un doute : Jean-Théophile de Boisquesnay ou Nicolas Grégoire Dujong de Boisquenay.

⁶⁰ Le *Duc d'Orléans*, vaisseau de 600 tonneaux, 28 canons et 111 hommes.

⁶¹ Le *Phœnix* ou *Phénix*, vaisseau de 780 tonneaux, 36 canons et 174 hommes.

Anglais eux-mêmes l'avaient plusieurs fois averti du danger auquel il s'exposait en [se] tenant si tard à la côte.

Ce qu'il y eut de singulier dans cet ouragan c'est qu'à quinze lieues dans le sud de Madras, il ne fut presque pas sensible On s'en aperçut peu à Sadras et encore moins à Pondichéry où l'on en fut quitte pour une petite frayeur. Il y avait dans la rade 6 ou 7 vaisseaux dont 5 étaient français et plusieurs champans et bateaux du pays qui tinrent fort bien à l'ancre et ne furent point incommodés. Tous les bateaux étaient chargés de riz et autres provisions que les Indiens nous apportaient tous les jours à Pondichéry de tous les endroits de la côte depuis l'arrivée de notre escadre et la fuite des vaisseaux anglais. Tous les jours on voyait entrer dans notre rade quelques-uns de ces bateaux, de sorte que la colonie était dans l'abondance de toutes les choses nécessaires à la vie.

Après un événement si malheureux, il était naturel de croire que les deux chefs, sensibles à l'infortune publique, [p.182] oublieraient leurs ressentiments particuliers et s'accorderaient pour réparer de concert la mauvaise situation des affaires ; ils n'en firent rien. Les écrits continuèrent, chacun se reprocha d'être l'auteur et la cause du malheur arrivé. M. de la Bourdonnais, à la tête de son escadre délabrée, sans mâture et sans secours, en demanda à M. Dupleix qui, bien loin de lui en envoyer, n'oublia rien pour se rendre maître du commandement des vaisseaux qui restaient dans sa rade de Pondichéry, quoique les capitaines eussent des ordres du ministre pour obéir à M. de la Bourdonnais qui leur avait ordonné, de la part du Roi, de le venir joindre à Madras. A force de sollicitations, ils furent gagnés et convinrent avec M. Dupleix de ne reconnaître d'autre commandant que lui, promettant par écrit de se conformer à ses ordres et à ceux du Conseil de Pondichéry qui, de son côté, leur promit de se charger de tous les événements. En conséquence, les vaisseaux furent expédiés pour aller hiverner à Achem, situé à la côte de l'est, sur la pointe de l'île de Sumatra.

Les ordres particuliers de ces 5 vaisseaux qui étaient le *Centaure*, le *Mars*, le *Brillant*, le *Lys* et le *St-Louis*, commandés par MM. Dordelin, Brosset Gardin, Boisquenaye, Beart du Désert, et Chantoiseau en second sous M. Depenelan⁶² que la maladie retint à Pondichéry, étaient dans des paquets cachetés qu'ils ne devaient ouvrir qu'à plusieurs lieues au large. Ils contenaient des instructions pour obliger le roi d'Achem à payer une somme de 30.000 livres roupies⁶³ qu'il devait depuis longtemps à quelques marchands particuliers de Pondichéry, [p.183] et de plus, 100 cadis [? sic] d'or en dédommagement du vaisseau le *Favori* que les Anglais avaient pris l'année précédente dans la rade de ce prince malais, comme s'il avait été le maître de s'y opposer, sans canon ni bateau armé, en un mot sans aucune force maritime, et comme s'il y eut été obligé au cas que cela eut dépendu de lui.

Cette escadre étant hors de la vue de Pondichéry, les capitaines s'assemblèrent et, faisant de sérieuses réflexions sur la démarche qu'on leur faisait faire, ils se déterminèrent à prendre le parti le plus sûr pour eux qui était de suivre les ordres du ministre en allant se remettre à ceux de M. de la Bourdonnais. Ainsi ils firent voile pour Madras.

Tandis que Pondichéry travaillait, comme je viens de dire, à s'assurer d'une escadre pour soutenir son commerce indépendant du commandant de la marine, celui-ci faisait ses efforts pour rétablir ses vaisseaux et les mettre en état de naviguer. Il envoya le *Neptune* et le *Bourbon* à Pondichéry avec leurs cargaisons de toiles qui avaient été beaucoup avariées dans le coup de vent. Ces deux navires étaient si maltraités que les équipages refusèrent de s'y embarquer seulement pour aller à Pondichéry, et ils ne s'y seraient point embarqués si on ne les eut fait escorter par un nombre de chelingsues suffisant pour pouvoir sauver tout le monde au cas que les navires vinsent à couler bas. Il y a apparence qu'ils ne sortiront jamais de la rade de Pondichéry.

Le vaisseau la *Princesse Marie* de 400 tonneaux, prise anglaise qui se trouva en rade lors de la reddition de [p.184] Madras, était un peu moins maltraitée, mais il n'y avait point de mâture, le peu qui se trouva servit à gréer l'*Achille* tant bien que mal. Cependant, les Anglais, voyant le malheur qui nous était arrivé et le désordre où se trouvait notre escadre, tâchèrent de profiter de l'occasion pour rétablir leurs affaires. Ils sollicitèrent secrètement les Maures à venir les secourir et à chasser les Français de leur ville. Le nabab de la province envoya en effet un député à M. de la Bourdonnais pour lui porter l'ordre d'évacuer incessamment la place anglaise qu'il prenait, disait-il, sous sa protection. Il

⁶² Thomas Prigent de Penlan.

⁶³ Le chiffre 30.000 est suivi du symbole de la livre tournois et du mot « roupies ».

lui écrivit à ce sujet une lettre dont j'insère ici la traduction littérale, elle servira à faire connaître la façon de penser et le style de ces seigneurs mogols.

« Au grand Commandant français que Dieu garde de tout mal et lui donne prospérité.

« Je sais que tu es un grand guerrier, que les villes ne sauraient tenir devant toi. Mais ce qui m'apparaît plus étonnant c'est que tu aies abordé sur mes terres sans m'envoyer un homme comme il faut me faire part de tes desseins. J'excuse ta conduite, mais à la réception de cette lettre, aussitôt embarque-toi avec tout ton monde et quitte Madras. Sinon je pars avec mon armée royale pour te faire exécuter ce que je te commande. Au surplus je souhaite que tes armes prospèrent et que ton bonheur soit aussi grand que ton nom. »

[p.185] Le Commandant français lui répondit sur le même ton, l'assurant qu'il ne recevait d'ordre que de son Roi, qu'au reste il serait charmé de le voir, et que s'il lui faisait l'honneur de venir lui rendre visite, il ferait tout ce qui dépendrait de lui pour le bien recevoir. Le député du nabab était encore chargé de visiter le gouverneur anglais et de le consoler dans ses fers en lui donnant l'espérance d'un prochain secours. Il fut bien surpris lorsqu'étant introduit chez M. de la Bourdonnais, il vit le vaincu assis à table, à côté du vainqueur, avec sa femme et ses enfants, au milieu d'une compagnie nombreuse où régnait la joie. Le nabab n'aura pas été moins étonné en apprenant de son député la façon polie et l'humanité avec laquelle les Européens traitent leurs ennemis, façon bien différente de celle qui est en usage chez les Mogols qui traitent leurs prisonniers de guerre, de quelque condition qu'ils soient, comme des criminels, les renfermant dans des prisons, les dépouillant, les frappant, et souvent les font mourir, au moins de misère. Ces barbares ne comprennent pas notre manière d'agir, cependant ils l'admirent et ne sont pas assez généreux pour l'imiter.

Le Commandant français voyant la nécessité de quitter la côte par le mauvais temps continu, se hâta de prendre les derniers arrangements avec les Anglais et le Conseil de Pondichéry. Les uns et les autres promirent de s'en tenir à la première capitulation accordée et l'évacuation de la place fut différée jusqu'au mois de février 1747, afin de donner [p.186] le temps aux Français de transporter à Pondichéry tous les effets à eux appartenant dans Madras. M. de Préménil [Duval d'Espréménil], premier conseiller du Conseil supérieur de Pondichéry, fut nommé et reconnu commandant de la ville, sous les ordres de M. Dupleix, Gouverneur général. Ainsi tout était remis entre ses mains et à sa disposition comme il l'avait désiré.

Le 23 octobre, sur une nouvelle apparence de mauvais temps, et dans la crainte d'essuyer un nouvel ouragan, le capitaine du vaisseau l'*Achille* mit à la voile et prit le large, sans avertir ni attendre le Commandant. Celui-ci s'embarqua dans une chelingue et, malgré les périls de la mer qui était fort mal, il alla se rendre à bord, laissant à Madras tout son bagage et plusieurs officiers, soldats et matelots qui n'osèrent pas le suivre. Le vaisseau fit voile du côté de Pondichéry, et il n'en était qu'à quelques lieues lorsqu'il fut rencontré par l'escadre de M. Dordelin qui, comme je l'ai dit plus haut, avait pris le parti d'aller se joindre à M. de la Bourdonnais. Dès que les capitaines des vaisseaux lui eurent parlé, ils n'hésitèrent plus de lui obéir. Il les conduisit dans la rade de Pondichéry ; étonné de voir encore les forces maritimes entre les mains de celui dont on aimait si peu le commandement. M. Dupleix⁶⁴, craignant qu'il n'emmena avec lui tous les vaisseaux, comme il paraissait avoir dessein de faire, lui écrivit les lettres du monde les plus polies et les plus engageantes, promettant de suivre en tout les arrangements pris à Madras, et [p.187] représentant qu'il avait cinq belles cargaisons à envoyer à la Compagnie dont il chargerait les vaisseaux en janvier à leur retour d'Achem, que dans l'état où étaient les affaires de la dite Compagnie, rien ne pouvait lui être plus agréable qu'un tel envoi qui lui porterait des fonds considérables.

Quoique toutes les raisons fussent peu solides et que dans toutes les belles promesses du Gouverneur il parut peu de sincérité, puisque dans ce temps-là même il rompait un des articles de la capitulation, en arrêtant prisonniers les Anglais à Goudebours [Goudelour] (petit comptoir anglais à 4 lieues dans le sud de Pondichéry, où il y a une bonne forteresse appelée le fort St David) sur la bonne foi d'un passeport. M. de la Bourdonnais se rendit et se prêta à tout ce qu'on lui demandait. Outre le *Neptune* et le *Bourbon* qui étaient à Pondichéry, et le vaisseau la *Princesse Marie* qui était à Madras, il laissa à M.

⁶⁴ La ponctuation est très probablement fautive, ne faut-il pas lire : « ...dans la rade de Pondichéry. Etonné de voir encore les forces maritimes entre les mains de celui dont on aimait si peu le commandement, M. Dupleix ... »

Dupleix les 3 navires de la nouvelle escadre et le *St Louis*. Il [n'] emmena avec l'*Achille* que le *Lys*, mauvais vaisseau qui marchait fort mal et le *Sumatra* chargé de riz.

Comme il y avait longtemps que j'attendais une occasion de m'approcher de France, je profitai de celle-ci et m'embarquai sur le dernier vaisseau commandé par M. Dechainays avec lequel j'étais accoutumé et très content de naviguer.⁶⁵

Départ de Pondichéry

Nous partîmes donc de Pondichéry le 29 octobre et fîmes voile pour l'Isle de France où nous arrivâmes [p.188] le 15 décembre, après une traversée assez heureuse, excepté quelques jours de gros temps

[*Fin du manuscrit Ms 812-4*]

* * *

⁶⁵ Pierre Poivre avait navigué de Batavia à Pondichéry, via Mergui, avec M. des Chenays. Pour la traversée de Pondichéry à l'Isle de France, ce capitaine eut le commandement du *Sumatra*. (=>doc-44-47-an)